

Recueil d'histoires et de témoignages  
en collaboration avec l'Association Grandir

LES HISTOIRES  
de Mamie  
Et Papi

**'Les Histoires de Mamie & Papi'**



**Autographe du Premier ministre canadien Justin Trudeau  
et carte de salutation du Député fédéral Jean-Yves Duclos**

**2019**



# LES HISTOIRES DE MAMIE ET PAPI

Recueil d'histoires et de témoignages  
en collaboration avec l'Association Grandir



# Canada

Association Grandir remercie le Gouvernement du Canada  
(Programme Nouveaux Horizons pour les aînés) pour le financement octroyé  
dans le cadre de cette initiative.

ISBN: 978-2-98-18097-0-4

Mise en page: Geneviève Lagacé

Imprimé à Québec par Club Imprimerie.  
© 2019 - Association Grandir. Tous droits réservés.

Association Grandir  
[www.associationgrandir.com](http://www.associationgrandir.com)

## Table des matières

<i>Remerciements</i> .....	6
Souricette part en goguette.....	8
Paul et l'oiseau .....	16
Cerisette sur la piste... du bonheur.....	22
Je chanterai .....	31
Mon truc à moi .....	36
Vivre au grand air .....	41
Des yeux pour voir .....	47
L'oiseau qui dit merci .....	52
Christiane et Rose-Aimée.....	59
Oublié à l'école .....	66
L'enfance et la guerre .....	72
Je suis un et je suis cent.....	76
Je m'appelle Reynald .....	81
Les petits bonheurs de Cécile .....	88
Hors-la-loi .....	92

Δ

## *Remerciements*

D'un besoin de transmettre... À une œuvre collective et intergénérationnelle.

Avons-nous toujours le temps d'écouter ce que les personnes au long parcours de vie et d'expériences ont à nous partager ?

Les aînés sont-ils toujours à l'aise de transmettre la richesse de leur histoire à leur entourage ?

Association Grandir est particulièrement fière d'avoir soutenu ce projet et accompagné les membres du comité Jeunesse d'antan, composé d'hommes et de femmes âgés entre 55 et, plus de 80 ans. Des hommes et des femmes nés au Québec ou encore nés ailleurs... Tous et toutes sont dépositaires d'un bagage de vie inspirant.

Leur rêve : Produire un recueil d'anecdotes sur leur jeunesse d'antan et rejoindre autant les jeunes que les aînés. Un livre comme un trait d'union entre les différentes générations. Au moyen de la lecture répondre au désir de dialogue et de partage, dans le but d'être ensemble et surtout de faire ensemble. C'est l'objet de ce rêve que vous tenez entre vos mains en cet instant.

Une œuvre collective aussi, car cette aventure a suscité l'enthousiasme et l'implication bénévole d'auteurs, d'illustrateurs, de réviseurs... Tous ont mis leur talent et leur créativité au service des aspirations portées par le comité Jeunesse d'antan.

Tout d'abord, merci à tous les témoins qui ont accepté de nous offrir les souvenirs de leur jeunesse et d'avoir su nous inspirer, nous amuser et, surtout, nous émouvoir.

Nous tenons à remercier chaleureusement les autrices et auteurs qui ont généreusement accepté de mettre à profit leur plume pour mettre en

récit les souvenirs d'enfance des témoins. Merci à Reynald Cantin, Isabelle Carrier, Mona Déry, Marie-Andrée Gilbert, Sandra Giasson-Cloutier, Martine Latulippe, Jeanne-Astrid Lépine, Hélène Matte, Edwige Morin, Marie-Christine Morin, Marie-Laurence Trépanier et Marie-Hélène Vézina.

Aussi, nous exprimons une sincère gratitude envers nos illustratrices et illustrateurs qui ont su imaginer le monde merveilleux des souvenirs racontés. Merci à Rosalie Beaucage, Sandra Giasson-Cloutier, Élodie Gilbert, Élisabeth Guay et Étienne Taillefer.

Merci à notre réviseuse en chef Aimée Verret et ses collaboratrices : Rosalie Bélanger, Cynthia Blais Despaty, Danielle Blanchet, Christine Comeau, Marie-Ève Cossette, Patricia Juste, Danielle Massé, Christine Ouin, Catherine Pion, Catherine Proulx et Jessica Trotier-Bernier. Merci d'avoir, par pure gentillesse, sauté à pieds joints dans ce projet.

Pour finir, nous tenons également à souligner l'apport essentiel et majeur du comité Jeunesse d'antan qui a su épauler, conseiller et inspirer tout au long de ce projet. Vous avez su illuminer et guider ce projet grâce à vos sourires contagieux, votre humour, votre écoute, vos conseils et votre grande humanité. Merci à Réjean Beaudin, Cécile Aubé, Céline Bernatchez, Augustin Betchi, Christiane Boucher, Huguette Boucher, Louise Gobeil, Ronald Lachapelle, Paul Moreau, Bernard St-Gelais et Raymonde Thériault.

C'est avec beaucoup d'humilité et de plaisir que, Livia Mills-Montesinos et moi-même, avons été les instruments de cette démarche. Ce fut un immense privilège pour Association Grandir d'avoir mis en valeur le potentiel des aînés à être partie prenante de notre société, et ce, par leur contribution réelle à se maintenir et maintenir des liens intergénérationnels dans le respect et la réalité de chacun.

À tous, merci !

Livia Mills-Montesinos  
Chargée de projet

Nathalie Brisseau  
Coordonnatrice d'Association Grandir



## Souricette part en goguette

---

Écrit par Marie-Hélène Vézina

Illustré par Élisabeth Guay

Selon le témoignage de « Souricette »

---



## Souricette part en goguette

- Maman, maman, je peux y aller ? demande Souricette, impatiente.
- Non, ma chérie, soupire maman. L'école ne commence que dans une heure. Tu as le temps d'aller dire bonjour à Costaud.
- Bonne idée !

À toute vitesse, Souricette sort de son trou et trottine entre les chaises de la salle à manger. Vite, vite ! Serpente entre les moutons de poussière sous le banc de l'entrée. Vite, vite ! Se faufile par la porte entrouverte. Ziou ! Elle court au potager cueillir quelques feuilles de menthe. Hum, ça sent si bon. Ensuite, elle passe sous la clôture du voisin pour aller récolter quelques cerises. Miam, quel délice ! Elle glisse à nouveau sous la clôture et continue sa course jusqu'à la niche de Costaud. Elle grimpe sur l'animal endormi et commence à lui gratter vigoureusement les oreilles de ses petites pattes chatouilleuses. Le chien grimace en secouant la tête pour se débarrasser de la coquine. Souricette s'agrippe au collier de son ami pour faire un tour de manège. Yahou ! Elle tournoie dans les airs et retombe sur le derrière, un peu étourdie.

- Costaud, tu sais quel jour on est aujourd'hui ?

L'animal la regarde, bâille et se recouche.

- C'est le jour de la présentation ! Je vais parler du métier de mes parents. Chouette, hein ? Je vais expliquer que maman a les pattes les plus habiles du monde entier pour coudre des milliers de robes, de manteaux et de jolis chapeaux et que papa est le meilleur joueur de football de la galaxie et aussi qu'il m'apprend à pêcher et à réparer les voitures et qu'un jour, nous construirons ensemble une fusée pour aller au pays de l'hiver, ma saison préférée...

Souricette est interrompue par la voix de sa maman.

- Souricette, c'est l'heure !

Elle barbouille de mille baisers le museau de son chien adoré et s'élançe en direction de l'école. Aussitôt arrivée dans la cour, elle voit son amie Mimi qui l'attend, le ballon entre les pattes.

- Youpi, crie Souricette en courant vers elle.

La partie commence. Très habile, Souricette contrôle le ballon avec ses pattes tout en avançant. Elle est tellement excitée qu'elle n'entend pas la cloche sonner. Elle se dirige vers le but adverse, maintenant désert, et frappe le ballon de toutes ses forces... au moment où Mlle Marie-Suzanne traverse la cour pour aller rejoindre ses élèves. L'institutrice reçoit le projectile sur la tête, vacille quelques secondes, puis observe le ballon qui poursuit sa trajectoire et fracasse une vitre.

- Mademoiselle Souricette, crie-t-elle, en colère, voilà une journée qui commence bien mal ! Une de plus, devrais-je dire.

Souricette baisse la tête, penaude. Ce n'est pas la première fois qu'elle se fait gronder pour ses bêtises et ce n'est certainement pas la dernière ! Souricette entre dans le rang bien sagement et fait un clin d'œil à Mimi pour lui faire comprendre que tout va bien. Ce n'est pas une vitre cassée qui va gâcher sa journée. Après tout, c'est un accident. Mlle Marie-Suzanne guide ses élèves vers la classe. Souricette s'installe à son pupitre mais se relève aussitôt. Elle s'approche de son institutrice en sautant comme un kangourou.

- Est-ce que je peux commencer ? Est-ce que je peux commencer ?
- Bien sûr, Souricette, répond Mlle Marie-Suzanne, étonnée.

Souricette s'avance et ouvre la bouche mais son enseignante lui coupe la parole.

- Vous pouvez commencer avec la table de six. Allez-y, nous vous écoutons.

Souricette n'est pas certaine d'avoir bien entendu.

- Mais... je voulais dire : commencer à présenter le métier de mes parents...

- Je crois que vous vous êtes trompée de journée, mademoiselle Souricette. Ce matin, nous révisons les tables d'addition, explique l'institutrice, et, cet après-midi, vous pourrez continuer votre projet artistique « Ma saison préférée ». Ceux et celles qui le désirent pourront aller chercher des éléments de la nature pour agrémenter leur création. Quant à vos présentations, vous les ferez demain.

Déçue, Souricette fouille dans sa mémoire quelques secondes, puis commence à réciter ses tables d'addition comme si elle chantait une chanson dans une langue étrangère.

- Lalala, la. Nanana, na. Rarara, ra... euh... je me souviens de l'air de la chanson mais j'ai oublié les paroles, s'excuse-t-elle, ce qui déclenche illico les rires de tous ses camarades.

Mlle Marie-Suzanne lève les yeux au ciel en signe de découragement.

- Parlant d'air, allez donc en respirer un peu dans la cour, mademoiselle Souricette. Restez près de la porte et surtout, ne bougez pas d'un poil de moustache. Nous vous retrouverons à la récréation.

Pauvre Souricette. Elle aime bien l'école mais elle s'ennuie. Tout est trop lent, trop sérieux, trop scolaire. C'est la troisième fois cette semaine que son enseignante l'envoie « respirer » dehors parce qu'elle a fait une bêtise. Une punition qui ravit Souricette car elle préfère mille fois plus entendre le bruit du vent dans les arbres que celui du crayon griffonnant des chiffres sur les pages de son cahier de mathématiques. (Mais chut ! pas un mot à Mlle Marie-Suzanne !) Elle s'installe donc à sa place habituelle, près du figuier. Soudain, un bel oiseau bleu vient se poser sur une branche. Il la regarde de ses petits yeux noirs perçants. Souricette lui sourit et à sa grande surprise, il lui fait un clin d'œil.

Si j'avais des ailes comme toi, tu sais où j'aimerais aller ? demande-t-elle à l'oiseau qui semble comprendre ce qu'elle dit. Je volerais jusqu'au pays où l'on pêche les perles les plus fabuleuses et je les offrirais à ma mère pour ses corsages ! Ou encore, jusqu'au pays où habitent les bonshommes de neige, tu sais comment on fait pour s'y rendre ?

L'oiseau s'envole en direction du boisé. Souricette le regarde s'éloigner. Une idée surgit dans son esprit.

« Je vais prendre de l'avance et ramasser des feuilles pour mon bricolage », pense-t-elle en se dirigeant elle aussi vers les arbres.

Souricette est si curieuse, chaque plante, chaque baie, chaque caillou la fascine. Tel un petit chaperon rouge, elle s'attarde et se laisse distraire par les bruits, les odeurs et les couleurs de dame nature. Tout à coup, un craquement la fait sursauter. Elle se retourne et aperçoit... une bête énorme, noire et poilue qui se précipite sur elle ! C'est Pompon, le chat du voisin qui a repéré la voleuse de cerises. Vite, vite ! Souricette se faufile entre les pierres et les racines pour tenter d'échapper au félin qui se rapproche de plus en plus. Un gazouillis attire son attention. Elle lève la tête et voit son bel oiseau bleu. D'un clin d'œil il lui fait signe de le suivre. L'oiseau la conduit à

un arbre gigantesque. Souricette a juste le temps d'entrer dans un trou minuscule au pied du tronc. Quelques secondes plus tard, le chat freine son élan et, truffe au sol, cherche un moyen d'y entrer aussi.

Le cœur de Souricette résonne comme un tambour. Heureusement, elle sait qu'elle est en sécurité et que Pompon ne pourra jamais l'atteindre... à moins qu'il ne creuse un trou dans la terre et ne réussisse à passer sa patte griffue. Oh non ! Dans la pénombre, elle recule de trois pas de souris. Souricette frissonne, elle a une peur bleue du noir. Devra-t-elle attendre longtemps ainsi ? Toute la journée ? Toute la nuit ?

Gratte, gratte. La bête continue. Bientôt elle pourra passer sa patte. Souricette recule encore et sent de l'air frais dans son dos. Elle jette un rapide coup d'œil derrière elle et constate que l'intérieur de l'arbre est vide. Un corridor vertical s'élève jusqu'à l'extrémité du tronc, permettant ainsi de voir un coin de ciel bleu. Un ciel qui s'assombrit brusquement car un objet volant non identifié plonge droit sur Souricette. C'est le bel oiseau bleu ! Il lui fait signe de grimper sur son dos, il remonte la paroi, poursuit son vol entre les branches, puis survole maintenant le boisé et la ville. C'est magnifique !

Souricette croit rêver, elle vole ! L'oiseau continue à monter vers le nord. Le paysage se transforme et bientôt Souricette pousse un cri de joie. Autour d'elle, partout, des milliers de petits flocons blancs dansent et virevoltent. Souricette reconnaît la neige même si dans son pays méditerranéen il n'en tombe jamais le moindre brin. En bas, elle aperçoit des maisons enneigées, des sapins enneigés, des montagnes enneigées. Comme c'est beau !

L'oiseau bleu commence à descendre et s'approche d'un immense troupeau blanc. De quels animaux s'agit-il ? Des moutons ? Des mouflons ? Des oursons ? Souricette essaie de les compter mais il y en a beaucoup trop. Certains portent des chapeaux, d'autres des écharpes, voilà qui est bien étrange. Tout à coup, Souricette

comprend : des bonshommes de neige. Elle se trouve au pays des bonshommes de neige. Quel bonheur ! L'oiseau bleu zigzague entre les bonshommes blancs qui lèvent leur chapeau ou s'inclinent pour saluer la petite souris émerveillée. L'un d'entre eux lui tend un filet à papillons. Souricette s'en empare et s'amuse à chasser les flocons qui papillonnent et valsent avec le vent sur une douce mélodie hivernale.

Comme le soleil descend à l'horizon, Souricette doit repartir. En guise de souvenir, un bonhomme de neige lui offre son nez de carotte.

- Merci, merci, merci ! dit-elle, tout heureuse.

Sur le chemin du retour, Souricette a peine à garder les yeux ouverts. Cette aventure l'a épuisée. L'oiseau bleu dépose sa nouvelle amie endormie au pied du figuier. Quelques instants plus tard, des cris réveillent Souricette.

- Elle est là ! hurle Mimi, en courant se jeter dans les bras de son amie.

Mlle Marie-Suzanne pousse un soupir de soulagement.

- Mademoiselle Souricette, où étiez-vous ? Nous vous avons cherchés tout l'après-midi !

Souricette affiche un large sourire.

- Au pays des bonshommes de neige ! annonce-t-elle fièrement en montrant sa carotte.

Une fois de plus, tout le monde éclate de rire, même Mlle Marie-Suzanne qui ajoute à la blague :

- La prochaine fois, je vous attacherai à votre chaise, mademoiselle Souricette !

- J'ai une meilleure idée, réplique joyeusement Souricette. La prochaine fois, je vous emmène tous avec moi. Nous irons réciter nos tables d'addition en comptant les bonshommes de neige. La chanson est magnifique et l'air est très frais !

Souricette adresse un clin d'œil complice à son ami l'oiseau bleu qui repart aussitôt vers son arbre.

FIN



## Paul et l'oiseau

---

Écrit par Marie-Andrée Gilbert  
Illustré par Étienne Taillefer

Selon le témoignage de Paul, fils de cultivateur

---



## Paul et l'oiseau

Un jour, il y a très longtemps, un corbeau cherchait un endroit pour faire son nid. Alors qu'il survolait la campagne, il aperçut une toute petite maison blanche avec une fenêtre de chaque côté de la porte. De grands érables bordaient la maison et l'oiseau s'était posé sur une haute branche.

Le corbeau suivait des yeux un agriculteur qui vivait à la ferme avec sa femme et ses huit garçons. Ils travaillaient fort : des vaches à traire, des poules et des cochons à nourrir, des champs d'avoine et de foin à cultiver. Tout le monde s'appliquait à ses tâches. Mais l'oiseau aimait surtout observer le plus frêle des garçons : Paul, le sixième de la famille. C'est vrai que Paul n'était pas le plus musclé, mais il avait du cœur.

Très vite, le corbeau était tombé sous le charme de cet enfant et avait fait son nid dans un érable. Ainsi, tous les jours, il regardait attentivement Paul et sa famille.

Les ancêtres de Paul avaient construit cette maison et l'avaient habitée de génération en génération. Au fil du temps, la ferme avait grossi et les animaux étaient devenus plus nombreux. Le père de Paul prenait grand soin de ses champs et de toutes ses bêtes. En fait, pour lui, l'agriculture était plus qu'un métier, c'était une passion dans laquelle il se perfectionnait jour après jour. Aux côtés de son père, Paul avait appris très jeune à vivre selon son cœur et à développer pleinement ses capacités, sans craindre l'échec.

La vie à la campagne était belle et remplie ! En plus d'aller à l'école, Paul participait aux nombreuses tâches, dans la grange comme dans la maison, où il apportait son aide pour le ménage, le repassage et les repas. La ferme procurait aux membres de sa famille

tout ce dont ils avaient besoin. Ils mangeaient leurs légumes, buvaient le lait de leurs vaches, cuisaient leur propre pain et fabriquaient même leurs vêtements. Les grands-parents de Paul vivaient eux aussi dans la petite maison blanche et savaient semer du lin, le récolter, le filer et, enfin, le tisser pour en confectionner des habits pour toute la famille.

Durant plusieurs années, Paul avait ainsi grandi sous les yeux intéressés du corbeau.

Paul était maintenant devenu un jeune homme de dix-sept ans. Il sentait qu'il était temps de se trouver du travail en dehors de la ferme. Son ami, Armand, un colosse qui n'avait pas peur de l'aventure, partait justement dans la forêt pour bûcher tout l'automne. Paul voulait l'accompagner.

Le jour du départ, il mit son sac percé sur son dos et ne se retourna pas.

Paul savait que, s'il voyait sa maison familiale s'éloigner de plus en plus, son cœur se remplirait de peine. Or, ce jour-là, il avait besoin de tout son courage ! Le corbeau le suivit discrètement dans l'air froid du matin. Arrivé en ville avec Armand, Paul tenta de se faire embaucher comme bûcheron. Mais, malheur ! Comme il était peu musclé, aucun patron ne le choisit :

— Il faut être costaud pour ce travail, mon petit ! Tu n'y arriveras jamais !

Toute la matinée, Paul vit les bûcherons monter dans les autobus pour prendre le chemin de la forêt. Même Armand était parti depuis longtemps. Mais Paul ne se découragea pas. À la ferme, il avait appris à être inventif lorsque les choses ne se déroulaient pas comme il le souhaitait. Il réfléchit donc à un plan.

Voilà que le dernier autobus s'apprêtait à s'en aller... Mais où donc était Paul ? Le corbeau ne le voyait nulle part. Ah, tiens ! Il était caché dans l'autobus. Quand tous les bûcherons y étaient entrés, il avait fait semblant d'être l'un des leurs. Puis, arrivé au camp de bûcherons, en pleine forêt, Paul avait convaincu le patron de lui donner une chance.

Paul passa l'automne à travailler au camp, sous l'œil curieux du corbeau. Au début, il avait surtout pelleté la neige dans les sentiers. Son patron ne croyait pas qu'il pouvait faire mieux. Mais Paul se montra persévérant. Il répéta sans cesse à son patron qu'il savait prendre soin d'un cheval. Après plusieurs semaines, il commença enfin le dressage d'une première bête. Puis, d'une deuxième et d'une troisième. Les bûcherons utilisaient ces animaux robustes pour tirer les billots de bois dans les sentiers de neige.

Un cheval bien dressé était précieux. Paul, futé et sensible, comprenait les chevaux et leur apprenait comment exécuter leur travail sans les brusquer. Le patron le remarqua et il fut alors très content de pouvoir compter sur Paul.

Paul se fit des amis au camp. Il jouait aux cartes chaque soir avec ses compagnons et les jours défilaient rapidement avec tout le travail à accomplir. Mais il n'aimait pas son patron, qu'il trouvait rude et têtu avec ses employés. Un soir d'hiver, Paul décida de partir pour un autre camp de bûcherons. Il dut marcher en forêt durant trois heures, le soir tombé. Il était parti avec son petit sac percé, déterminé à trouver un lieu de vie plus paisible.

Lors de sa longue marche, le corbeau suivit Paul de branche en branche. Il faisait froid, mais Paul pensait à sa famille et à son ami Armand. Ces souvenirs lui réchauffaient le cœur et l'aidaient à marcher d'un pas assuré. Il avait un peu peur, car des loups hurlaient dans le noir de la forêt. Mais finalement, il arriva au camp sans problème et trouva un lit pour la nuit. Le lendemain matin, monsieur

Desrosiers, le chef du camp, accepta avec plaisir que Paul fasse partie de son équipe.

Monsieur Desrosiers était un patron très agréable et confiant. Dès le premier matin, il fournit un cheval à Paul en lui demandant de faire un exercice, comme tous les bûcherons qui venaient à ce camp. Monsieur Desrosiers lui dit :

— Avant de te mettre au travail, fais le tour du camp à pied. Regarde bien le territoire. Je veux que tu le gardes en mémoire et que tu t’y sentes chez toi. Ensuite, tu pourras aller bûcher.

Paul prit son temps pour marcher autour du camp. Il contempla les sentiers, les bâtiments, le ciel. Puis, il remarqua un corbeau qui semblait le suivre à travers les arbres. C’était un beau moment. Il souriait. Ce monsieur Desrosiers n’était vraiment pas comme les autres !

Paul travailla pendant tout l’hiver avec beaucoup de plaisir. Au printemps, il était devenu un homme fort et sûr de lui. Il avait beaucoup appris au camp, mais il avait hâte de sortir de la forêt.

Bien des années passèrent. Paul rendait visite à ses parents dès qu’il le pouvait, mais ses emplois l’amenaient à vivre ici et là. Puis, un jour, Paul apprit que la maison de sa famille était vendue. Cette nouvelle le rendit très triste. Ce jour-là, il alla à la ferme de ses ancêtres pour y faire une dernière promenade. Il se rendit près de la grange, longea le champ d’avoine et parcourut les sentiers dans la forêt. Puis il revint lentement vers la maison. Il avait marché tout autour de la terre de ses ancêtres, comme le lui avait dit monsieur Desrosiers, plusieurs années plus tôt. Il voulait se souvenir longtemps de la lumière sur le toit de la grange et de la danse du vent dans le champ de foin. Quand Paul arriva au pied du vieil érable près de la maison, un corbeau vint se poser sur son épaule. « Quel drôle d’oiseau ! pensa-t-il. C’est étrange, il n’a pas peur de moi. On dirait qu’il me connaît. »

Quand il se sentit prêt, Paul avança jusqu'à la route devant la maison. Puis, il partit, sans se retourner, en pensant à toutes ses belles années sur la ferme. Dans le ciel, il entendait les croassements d'un corbeau en plein vol.

FIN



## Cerisette sur la piste... du bonheur

---

Écrit par Huguette Boucher  
Illustré par Élisabeth Guay  
Selon le témoignage de « Cerisette »

---

## Cerisette sur la piste... du bonheur

J'avais tout juste huit ans quand j'ai compris toute l'importance de ramasser et de conserver précieusement, dans mon cœur de clownE en devenir, mes plus beaux souvenirs d'enfance. Quand j'y repense, c'est comme si je les revivais encore une fois ! Ces moments de bonheur, gravés pour toujours dans ma mémoire ont, encore aujourd'hui, le don d'agrémenter ma vie ou de l'embellir à l'occasion.

Ces souvenirs m'aident à être plus attentive et sensible aux beautés et aux besoins des humains, ainsi qu'à ceux de notre planète. Ils m'encouragent à passer à l'action pour faire ce que j'aime, surtout ce qui me tient le plus à cœur. Ils me donnent le goût de trouver des idées susceptibles d'améliorer la vie sur terre. Ces rappels d'hier ont aussi le pouvoir d'atténuer certaines douleurs physiques, de me faire oublier une déception, un chagrin ou un souci, et de me rendre moins bougonne si je manque de sommeil.

Je me souviens très très bien de ces deux étés de suite que ma maman, mon p'tit frère de six ans et moi avons passés à Lac-Sergent. Pendant que mon père travaillait en ville, nous profitons joyeusement de son absence prolongée. Nous nous sentions libres et avions le cœur en fête ! Il faut dire que mon père n'était pas vraiment facile à vivre.

Je ne me rappelle pas que mon père, petit dernier gâté par ses quatorze frères et sœurs, ait joué avec moi ou mon frère. En fait, il n'aimait pas vraiment les enfants et, la plupart du temps, nous avions surtout peur de ses sautes d'humeur et maman aussi !

**YOUPI !**

**Deux trop courts étés qui allaient changer, de belles façons, ma vie et celle de maman !**

C'est dans ce temps-là que j'ai commencé à croire que le bonheur, dont j'avais entendu parler par d'autres sans trop comprendre ce que cela voulait dire, préférerait vivre à la campagne plutôt qu'en ville.

Et c'est vrai ! À Lac-Sergent, j'ai senti que le bonheur nous accompagnait presque tout le temps ! Là-bas, ma mère me semblait plus heureuse et tellement plus drôle aussi ! Elle nous racontait les mille et une aventures de Madame Fourchette et de Monsieur Couteau. À tout coup, nous pouffions de rire à en avoir mal au ventre, excités par ce trop court moment d'intimité quotidien à trois !

Lorsque nous étions bien à l'abri dans notre chalet, les éclairs se transformaient en feux d'artifice ! Comme le disait maman : « C'est juste une autre façon d'imaginer les choses pour éviter d'avoir peur pour rien ! » Ce qui pour elle n'était qu'une belle branche gossée au canif (d'où pendaient le lendemain un monofilament et un hameçon caché dans un ver de terre qui gigotait) devenait pour nous, les enfants, une canne à pêche magique prête à attraper les meilleures p'tites truites de ruisseaux au monde, dont nous nous régaliions !

Elle nous apprenait à nager au bout du quai, à avironner à bord d'un canot, à ramer dans une chaloupe ! Quel plaisir, pour des enfants, de jouer au badminton sur le terrain des grands en face de l'hôtel ! Notre mère nous montrait comment capturer des mouches à feu (que nous relâchions plus tard) avec un pot de relish vide dont elle avait troué le couvercle avec un clou et un marteau ! Ainsi elles pouvaient respirer et nous éclairer sur le sentier du Club nautique où nous allions voir des p'tites vues en noir et blanc et surtout manger un chip à cinq cennes !

C'est aussi avec maman que j'ai commencé à bricoler ! Je me souviens de la fierté que j'ai ressentie quand je l'ai aidée à construire une bibliothèque avec des boîtes à beurre en bois ! Et c'est moi, toute seule, qui l'ai peinturée ! En ville, j'en suis arrivée à construire toutes



sortes de choses utiles ou amusantes, telles qu'un lance-pierre pour tuer les gros rats de la rivière Lairet qui rôdaient trop près d'où nous habitions, et une cabane à drôleries avec fenêtres, porte, jolis dessins et collages, faite d'une boîte de frigidaire en carton. Elle avait sa place dans la ruelle et était soigneusement rangée dans notre hangar pour amuser les plus jeunes ! C'est là que la clownE de cœur a commencé à se dévoiler petit à petit. J'y inventais des drôleries pour faire rire les enfants de notre bout de ruelle.

**BING !**

**Retour définitif en ville**

Mon père allait donc continuer à nous faire vivre ses sautes d'humeur ! Mais comment faire pour retrouver le bonheur ? Celui-ci devait sûrement avoir une cachette en ville ! Depuis la fin de nos dernières vacances à la campagne, je sentais qu'il était plus près de moi ! En fait, j'aurais eu besoin du pot de mouches à feu pour m'éclairer un peu plus ! Je remarquais aussi que les enseignements de ma mère et ses façons opportunes de me rassurer, de me reconforter m'aidaient à me calmer en période de perturbations familiales.

Surtout, ils stimulaient ma curiosité, mon goût de m'instruire, ma soif de comprendre ce que c'était la vraie vie et mon immense besoin de savoir qui j'étais moi ! J'avais encore plus envie de rire, de m'amuser, de partager mes plaisirs avec des amis et d'échanger avec des personnes qui, comme moi, cherchaient ou même savaient où se cachait le bonheur.

Puis à la fin de mes études au cégep, à vingt-sept ans, j'ai quitté l'appartement familial pour aller apprendre l'anglais dans la ville d'Ottawa. Ma mère m'y a rejointe cinq ans plus tard alors que mon père était hospitalisé pour très longtemps à Québec ! Toutes les deux, nous avons toujours du plaisir à nourrir nos imaginaires. Le bonheur était très présent dans nos vies respectives. Sans que nous sachions trop pourquoi, il nous accompagnait presque tout le temps dans des projets et activités visant à apaiser notre soif de vivre. Et c'est ainsi que

ma maman est partie pour un ailleurs céleste : bien heureuse avec son grand cœur de clownE ! Pour être moins tristounette, je me suis garrochée dans les études. J'avais envie de me dépasser et de me sentir bien, toute seule, comme avec les autres. J'avais surtout besoin d'être libre de réaliser mes rêves même s'ils semblaient farfelus aux yeux de certains !

Dix ans plus tard, je me sentais plus solide, le cœur rempli d'amour et de projets à réaliser ! Je me faisais de plus en plus confiance, malgré certains doutes occasionnels. Rire et chanter me faisait du bien, même si ma mère n'était plus là ! Mais il me restait à trouver la cachette du bonheur : mon imagination débordait d'idées et de façons de faire originales pour semer de p'tites graines de bonheur sur les chemins des humains qui étaient, sont et seront toujours au cœur de ma vie.

C'est en septembre 1983 que j'ai démarré Chant-O-Fêtes. Mon entreprise devait faire émerger la clownE de cœur qui se cachait en moi depuis très longtemps, tout comme celle de maman avait réussi à le faire ! Cette aventure allait changer ma vie encore une fois, et celle de bien du monde grâce, entre autres, à mon incomparable équipe de clowns de cœur et à nos magnifiques ballons.

À l'aide de mon cœur d'enfant et de mes formidables complices, mon goût de créer des moments de célébration et de bonheur mémorables allait se conjuguer avec des réalités humaines heureuses et avec d'autres plus ou moins malheureuses, telles que la maladie chez un enfant, le décès d'un être cher, la pauvreté ou l'isolement social de certaines personnes âgées.

## **LA VOIX !**

### **L'inconnue qui ne m'a pas fait peur !**

En ce dimanche ensoleillé, mes amis et moi venions de bruncher sur la terrasse d'un petit café de la rue Saint-Denis à

Montréal. Nous étions joyeux, pleins de tendresse et de respect les uns pour les autres.

Je venais de payer mon addition et j'étais là sur le trottoir, question de profiter d'un instant de solitude, d'être dans ma bulle en attendant mes amis. Et, même si je savais bien que le bonheur se promenait partout, je me mis à me demander d'où il venait. S'il existait une île du Bonheur. Puis, tout d'un coup, j'ai entendu une voix m'interpeller alors que je ne voyais personne autour ! C'était bizarre quand même, mais je n'avais pas peur ! La voix inconnue continua de parler, comme si de rien n'était, et me confia que le trajet et les indications pour me rendre à l'île du Bonheur étaient camouflés dans un p'tit coin de mon cœur de clown. Elle me suggéra fort gentiment de visiter ce qui m'habitait, ce qui était déjà en moi, pour trouver ce que je cherchais depuis longtemps : la cachette du bonheur.

Pour piquer encore plus ma curiosité, la voix devenue excitée m'apprit que c'était un endroit fantastique fréquenté par tous les clowns du monde entier. Wow ! Il semblerait qu'ils y prennent des vacances après avoir souligné les belles occasions de célébrer la vie, après avoir semé des graines de bonheur à tout vent ou après avoir créé, souvent à partir de pas grand-chose, des situations ou des événements inoubliables qui vont vraiment drette aux cœurs des enfants : des petits comme des grands !

Les clowns profiteraient de leur voyage à l'île du Bonheur non seulement pour se reposer, mais aussi pour se perfectionner, pour concevoir de merveilleux numéros ou pour créer des performances fantaisistes qui en mettent plein la vue. C'est l'endroit idéal pour échanger, avec de joyeux complices, des p'tits trucs afin d'offrir, au plus de terriens possible, des moments de bonheur qui font vraiment du bien ou qui produisent du meilleur même à partir des pires scénarios ! Cette excursion pourrait aussi être une bonne occasion de témoigner de son impuissance face à certains bobos au cœur des personnes, peu importe leur âge.

Plus important encore, la petite voix m'apprit que tous ces clowns avaient en commun un profond respect de l'être l'humain et un cœur qui aime sans condition. Ensemble, ils font des merveilles pour diminuer les préjugés, la discrimination, l'exclusion et la violence sous toutes ses formes. Pour eux, l'île du Bonheur est un lieu de dépassement : c'est l'endroit où les clowns de cœur qui posent de bonnes actions et des gestes gratuits sont applaudis et reçus avec humilité.

Enfin, ma petite voix intérieure m'assura que je pourrais aller à l'île du Bonheur et en revenir en tout temps. Elle me dit qu'après avoir trouvé où l'île se cache, je devrais m'y rendre le plus tôt possible pour éclaircir certains mystères et apprendre les mille et un secrets qui m'aideraient à semer, moi aussi, des graines de bonheur partout où j'irais. C'est à ce moment-là que je pourrais choisir mon nom et deviendrais une clownE de cœur à part entière !

**OUPS !**

**La petite voix s'est sauvée**

... Pour laisser place à mes amis qui sont venus me retrouver l'un après l'autre ! Je suis revenue subito presto les deux pieds sur terre, bien décidée à attendre de trouver comment me rendre à l'île du Bonheur; avant de leur raconter ce que je venais tout juste d'entendre.

Avec la certitude que j'allais découvrir en moi la cachette du bonheur avec mon cœur de clownE, je me suis sentie « merveilleusement bien » !

**CHUT !**

**Un p'tit secret juste entre vous et moi !**

Oui, je sais enfin où se cache le bonheur qui m'anime tant ! Il loge près de l'aorte, l'artère principale située à la base du ventricule gauche de mon cœur de clownE. En fait, c'est le point de départ des voyages à l'île du Bonheur. Dès que j'ai eu choisi Cerisette comme nom de clownE, j'ai commencé à y faire des allers-retours, et je n'ai pas arrêté depuis.

**Ouais !**

**Je sais maintenant**

... Que l'île du Bonheur est vraiment un endroit fantastique et une merveilleuse source d'inspiration pour créer, en solo ou avec d'autres clowns et clownEs de cœur du monde entier, du mieux-être et du mieux-vivre ensemble ! Plusieurs y perfectionnent leurs talents, car ils désirent devenir meilleurs pour semer, de mille et une façons, des graines de bonheur dans les cœurs des petits et grands enfants. Je crois que le fait de côtoyer souvent le bonheur nous rend plus heureux ! D'ailleurs, j'ai trouvé un bon truc pour multiplier mes moments de bonheur ...même dans mon sommeil !

**ENFIN !**

**Mon truc multiplicateur de moments de bonheur !**

Quand arrive le temps de dormir, je relève d'abord les deux coins de ma bouche (comme si je souriais) et pose ma main sur mon cœur. En me concentrant, j'essaie de revivre le plus beau moment de bonheur de ma journée ou... un de mes plus beaux souvenirs d'enfance. En m'endormant ainsi, je me réveille au matin avec le bonheur au cœur et le sourire aux lèvres. Ouais, ça commence bien ce nouveau jour !

**À VOUS DE JOUER !**

Si ce n'est déjà fait, pourquoi ne pas vous mettre à collectionner,

à conserver dans votre cœur de clown en devenir ou  
même à revivre vos plus beaux souvenirs d'enfance ?

FIN



## Je chanterai

---

Écrit par Jeanne-Astrid Lépine

Illustré par Rosalie Beaucage

Selon le témoignage de Louise

---

## Je chanterai

Dans la vaste salle de classe, les élèves se lèvent à tour de rôle pour répondre à la question de sœur Saint-Thomas : « Que ferez-vous, les enfants, quand vous serez grands ? »

- Je veux être boulanger.
- J’aurai une terre comme mon oncle, des animaux...
- ... une grande famille.
- Je serai infirmière.
- Je veux être avocat !
- Et moi, herboriste.

Plumes oubliées, cahiers refermés, ils rient de plaisir. Aux adultes, tout est permis ! Le tour de Louise arrive :

- Moi, je chanterai.

Sœur Saint-Thomas sursaute un peu, pince les lèvres comme pour retenir par gentillesse quelque chose qu’elle dit quand même :

— Chanter ? Vous qui êtes si bonne élève, toujours dans le premier rang...

Comme si ça n’allait pas ensemble.

Les mots qu’on épelle en fredonnant... Les formes géométriques qui piquent ou qui bercent... Les drapeaux des pays lointains, beaux comme pour une parade, avec la fanfare de leurs noms...

Louise, c’est sûr, aime bien l’école.

\*\*\*



À la fin de la journée, les enfants s'égayent dans les rues de Saint-Sauveur.

— Louise, as-tu tes patins ?

Suzanne est penchée sur les siens, serre les boucles, fait jouer les roulettes rouges. Louise rejoint son amie et toutes deux, se poursuivant, sillonnent le quartier.

— Bonjour, bonjour ! L'école est finie !

De l'église au poste de pompiers, jusqu'au marché, elles saluent ceux qu'elles croisent : des parents, des voisins, le boulanger dans sa voiture à cheval, parfois une automobile qui roule au ralenti. Quand l'hiver s'installera, c'est en patins à glace qu'elles fileront, zébrant de leur course la surface miroitante des rues prises par le gel. La maison est tout près, mais chaque jour Louise rentre à bout de souffle. Trois étages encore à grimper, deux, un : elle y est.

\*\*\*

Chez elle, il y a de la musique. De la musique et des voix, parce que chacun s'en mêle à sa façon.

Maman, occupée à la cuisine, entonne le refrain quand il passe, le reprend et le répète comme elle presse et replie la pâte qu'elle pétrit sur la table.

Tante Marie, elle, coud. Sur mesure. De la fourrure, du velours, des perles pour les gens chics. Elle invente là, tout de suite, des couplets qui vont bien à son humeur.

Le grand Paul repasse des leçons au salon, il penche la tête pour tendre l'oreille. Près de lui, le chat Pompon aussi, qui ronronne à qui mieux mieux.

Papa, invisible, travaille à l'atelier. On ne l'entend pas, mais Louise le devine sans peine qui fredonne, pinceau à la main. Il peint des ciels et des marbres pour l'église de la paroisse, en rêvant d'eau et de sable.

Et Louise ? Elle lance bien haut devant elle une suite de notes longues et légères. L'air se faufile, glisse sous les portes et sort par la fenêtre. Pour chanter, elle aussi irait au bout du monde.

D'ailleurs, ses bagages sont commencés.

\* \* \*

Dans une valise ouverte gardée par ses poupées, Louise a serré une collection de petits flacons aux têtes de métal doré. Ils fleurent encore le muguet de la vieille mademoiselle Asselin, qui loue depuis toujours aux parents de Louise la chambre au bout du corridor. C'est elle qui lui a offert ses bouteilles vides, pour jouer. Louise, ravie, y a mis un peu de ceux qu'elle aime, pour la suivre là où elle ira.

Pour Maman, un cheveu doux et souple, long comme une corde de harpe.

Pour Paul, les quatre feuilles rondes d'un trèfle porte-bonheur, pressées, séchées, collées, cadeau de l'aîné à sa cadette.

Pour tante Marie, une épingle à chapeau droite comme un « i », coiffée d'une améthyste.

Pour Suzanne, c'est compliqué. Quelques éclats de quartz, le tout petit dessin d'un oiseau, un morceau de craie, des images découpées pliées en cocottes minuscules, un cabochon de verre tombé d'une bague... Chaque menue trouvaille des deux amies, qui ne se quittent pas, rejoint le trésor.

Pour Cécile, toujours à la queue dans le dernier rang, surtout rien qui rappelle l'école. Plutôt, un brin entortillé de laine bleu vif, de ceux qu'elles aiment tenir à bout de bras pour colorer les courses et les rondes.

Il y a aussi Émile, Rosa, Philippe et Céline, des camarades de classe. Tante Simone et oncle Pierre, qui vivent à la campagne, et cousine Adèle, de Montréal. C'est une corde de violon, un grelot, quelques boutons de camomille et des fétus de paille jaune qui sentent bon, un timbre-poste tamponné...

\* \* \*

« Chaque vie est une histoire », dit souvent son père. Et celle de Louise compte bien cent personnages.

Parfois, les fioles s'animent. Secouées ou frappées du dos d'une cuiller, elles ont chacune leur voix. Louise joue à la classe de musique, et tintent ou carillonnent les chanteurs de sa chorale miniature. Et aussitôt que, son couvercle rabattu, on incline la valise pour saisir sa poignée, leurs parois de verre s'entrechoquent. On dirait alors que la petite foule, croyant arrivé le jour du départ, se réjouit.

— Et moi, ma Louise, lui demande un jour son père, je n'ai pas de flacon ?

— Oh non ! s'étonne Louise. Toi, tu viendras avec moi !  
Il ne dit pas non.

\* \* \*

Louise rêve de chanter et papa, d'un bateau. Ensemble, ils traverseraient les mers. Et, dans leur sillage, confiées aux vagues, une nuée de petites bouteilles parties à l'aventure...

FIN



## Mon truc à moi

---

Écrit par Isabelle Carrier  
Illustré par Étienne Taillefer

Selon le témoignage de Céline

---

## Mon truc à moi

Mon père lit le journal tous les matins avant d'aller travailler dehors. Quand j'étais petite, je me demandais comment il faisait pour comprendre. C'est vrai, quoi ! Pour moi, c'était juste des symboles bizarres comme ça : La guerre poursuit son cours.

INCOMPRÉHENSIBLE !

Mais, maintenant, je suis grande ! Et je peux tout lire !

Ça n'a pas été facile, d'apprendre à lire. Mais il fallait que je le fasse ! Je pense que quand on ne comprend pas quelque chose, il faut trouver un moyen pour y arriver. S'il le faut, on doit se faufiler dans tous les coins et observer en silence jusqu'à ce que PAF ! la petite lumière s'allume dans notre tête.

C'est comme ça que j'ai appris à lire dès mon arrivée à l'école du village. C'est sûr que je ne passe pas tout mon temps à lire. Je joue souvent dehors avec ma sœur cadette, nos petits frères et nos cousins. On joue à cache-cache sur notre grand terrain. On a beaucoup de cachettes !

Il y a aussi des animaux parce qu'on habite sur une ferme. Alors, on entend « cot-cot ! », « meuh ! ». Et les chevaux qui font « hiii ! ». Parfois, ça fait même « bêêê ! ». Ou « coin-coin ! ». Mais je ne sais pas trop comment ça crie, un lapin. « Tit-tit ! », peut-être.

En plus, on a une voiture ! Ce n'est pas tout le monde qui peut en avoir une, parce que ça coûte cher. De temps en temps, on va en ville, papa, ma sœur, mes frères et moi. On mange de la crème glacée. J'ADORE ! Il n'y a rien de mieux !

J'adore aussi mon papa. Je le suivrais partout : sur la ferme comme en ville. Mais, parfois, je ne peux pas. Il travaille fort dans les

champs, mon papa. Et on ne peut pas toujours être dans ses pattes. Mais, quand on ne va pas en ville avec lui, il nous rapporte des bonbons. Ça s'appelle des lunes de miel. C'est entouré de chocolat. Alors, mon papa, c'est le meilleur !

Dans notre salon, il y a une radio ! Papa dit que ça ne fait pas longtemps que ça existe. Mais, moi, j'en ai toujours eu une. Je l'allume tous les jours pour écouter des gens raconter une histoire. Juste toute seule avec la radio et les personnages qui parlent. C'est mon truc à moi, les histoires !

On joue dans le grenier, parfois. Surtout quand il ne fait pas beau. On monte par l'escalier qui se trouve où les chambres. Quand il y a de la visite, on dort là, dans le grenier. Mais on n'est pas Cendrillon ! C'est grand et il y a des lits.

Aujourd'hui, on y joue à cache-cache. Je suis en dessous d'un lit. C'est bizarre de voir juste les pieds de ma sœur qui approchent. C'est comme s'ils se déplaçaient tout seuls : « tap ! tap ! tap ! » J'ai un peu l'impression qu'ils me regardent.

Les pieds de ma sœur s'arrêtent à côté de boîtes fermées. Je me demande ce qu'il peut bien y avoir à l'intérieur. Peut-être que c'est une collection de pieds !

Ah, ah !  
Une collection de pieds...  
Oh !

Les pieds de ma sœur se remettent à marcher. Ils s'arrêtent près du lit où je suis cachée. Je les imagine qui me disent : « Ah, ah ! On t'a trouvée ! »

Ma sœur se met à genoux et ses pieds disparaissent de ma vue.

Une tête surgit, toute souriante.

— Trouvée !

Je m'extirpe de ma cachette.

J'annonce à ma sœur :

— Tu as gagné. Maintenant, j'arrête de jouer !

Ma sœur se relève.

— Pourquoi ?

Je n'ai pas envie de tout expliquer !

— Parce que.

Je m'approche des boîtes sur la pointe des pieds. Chut ! On ne sait jamais ce qu'une vieille boîte peut contenir. Je ne pense pas que ce soit vraiment des pieds. Mais il pourrait y avoir plein de bestioles !

Berk ! Je déteste ça ! Mais ce que je déteste le plus, c'est les serpents. Heureusement, ils n'entrent pas dans la maison. Parfois, je pense qu'il pourrait y avoir des couleuvres près de moi. Ça me donne des frissons très froids qui montent dans mon dos, comme si un serpent était en train d'y ramper.

Je m'agenouille à côté d'une boîte. Je l'ouvre avec prudence.

— Ah !

Ma sœur me rejoint.

— Quoi ?

Je me tourne vers elle en souriant.

— Des livres.

— Berk ! s'exclame-t-elle.

Ma sœur part en courant, ses pieds faisant « bam ! bam ! ». Mais, moi, je suis fascinée. Des tonnes de livres ! C'est fabuleux !

J'en sors plusieurs pour les déposer par terre et voir ceux qui se trouvent en dessous. Il y a de gros romans et des petits. Avec toutes sortes de couleurs ! Je choisis un livre et remets vite les autres dans la boîte.

Je traverse le grenier en courant, puis descends les escaliers. Maintenant, c'est mes pieds qui font « bam ! bam ! bam ! ». Je m'enferme dans ma chambre et me jette sur mon lit avec mon livre.

Je partage ma chambre avec ma sœur, mais j'y suis plus souvent qu'elle. C'est parce que j'aime y lire tranquille. J'entends mes frères jouer. Les membres de ma famille vont et viennent dans la maison. Moi, je les ignore. C'est le temps de lire.

J'ouvre le roman que j'ai choisi et me plonge dans ma lecture. À coup sûr, je vais découvrir un autre monde.

Vraiment, j'ADORE les histoires !

Alors, quand notre petite école reçoit enfin plein de livres, je suis SUPER heureuse ! On installe même toute une bibliothèque ! C'est moi qui suis chargée de m'occuper de la nettoyer. La maîtresse me fait confiance.

Je m'occupe bien de chaque livre. Je sais que chacun renferme un trésor et que chaque page est précieuse.

Je suis si heureuse d'avoir appris à lire !

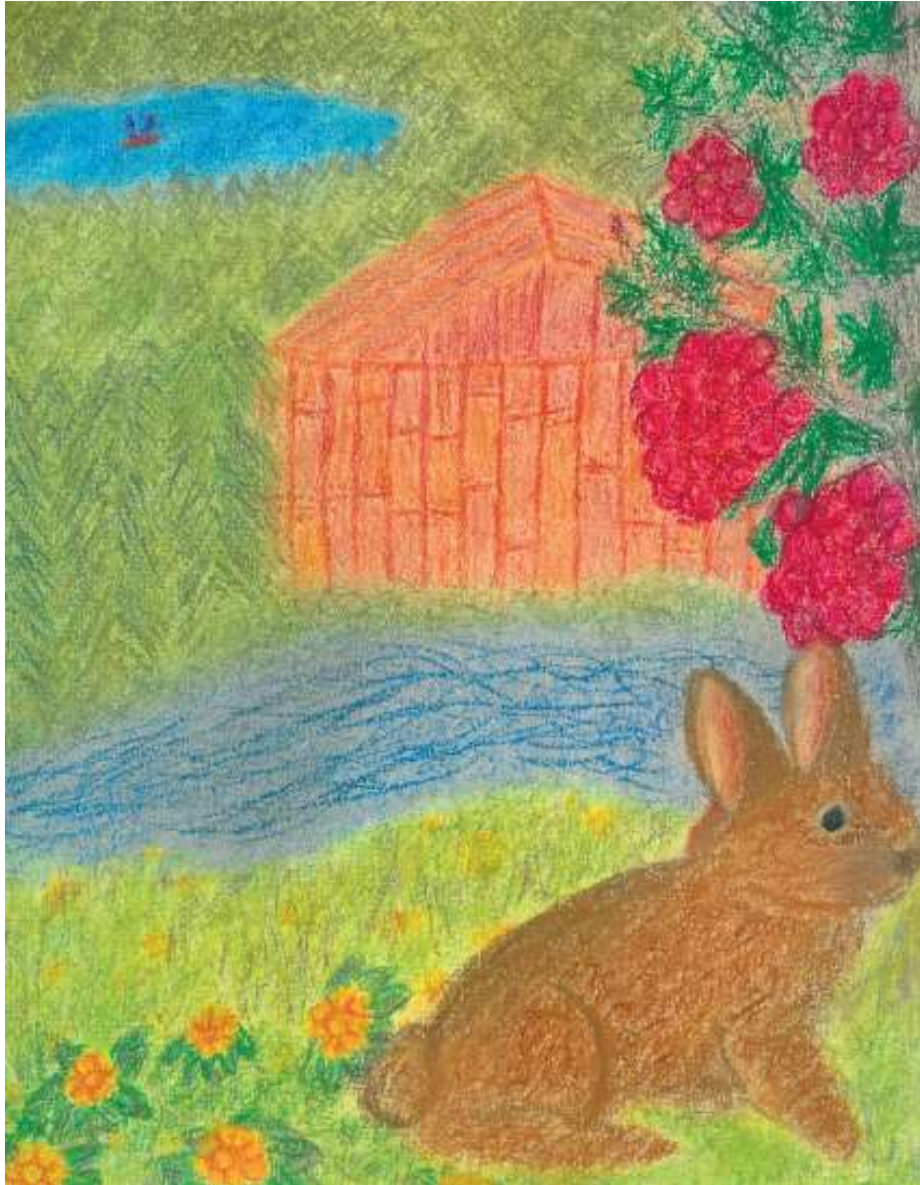
C'est vrai que j'aime jouer avec les autres et que je partage plein de choses avec ma famille. Mais la lecture, c'est différent.

Chaque fois que je lis un mot, j'ai l'impression que le monde me dit un secret. Juste à moi. Mon livre et moi, tout seuls dans ma chambre.

Oui, les histoires, c'est mon truc à moi.

FIN





## Vivre au grand air

---

Écrit et illustré par  
**Sandra Giasson-Cloutier**

Selon le témoignage de Bernard St-Gelais

---

## Vivre au grand air

Je suis né avec une âme nomade. Je l'ai héritée de mon arrière-grand-mère innue et de tous mes ancêtres innus du territoire de la Côte-Nord. C'est là que je suis né et que j'ai grandi, à Ragueneau, un petit village où ma mère était enseignante.

Mon terrain de jeu, c'était ma maison du 2e rang, où tous les enfants se retrouvaient, et la forêt immense, derrière chez nous, qui regorgeait de trésors : une rivière, des lacs, des falaises. Tout cela était là pour moi sans que je sente que quoi que ce soit m'appartenait. Parce que posséder des choses, pour mes ancêtres comme pour moi, ça n'avait aucun sens. Le territoire, nous y vivions et nous le vivions. Le poète et chanteur Gilles Vigneault, qui vient de la même région que moi, a déjà dit que, dans son temps, il ne détenait rien et qu'alors il était devant tout. C'était la même chose pour moi : je me servais de mon imagination pour inventer des activités et des univers. Ça m'a mené à bien des aventures !

Mes amis et moi avons accroché une corde à un arbre, en haut de la falaise. Nous nous lancions dans le vide en criant « oh-iih-oh-iih-ooooh » jusque de l'autre côté de cet immense creux. Nous devenions Tarzan le temps d'une traversée. Un jour, nous avons construit un radeau. Grâce à lui, le lac le plus proche s'est transformé en océan pour nous permettre de voguer. Nous avons beaucoup de plaisir !

Nous jouions aussi à des jeux d'équipe comme le baseball et le soccer dans le champ, à côté de chez moi. J'avais plusieurs cousins et cousines, en plus de mon frère et de ma sœur, et d'autres voisins qui vivaient à seulement quelques kilomètres. Tout le monde se retrouvait pour s'amuser. Nous étions souvent une trentaine ! Ça faisait de grosses équipes. L'hiver, nous jouions au hockey. Dès l'automne, nous patinions sur le lac, près de la maison. Ensuite, nous allions à la rivière. Ce n'est pas les choix d'endroits qui manquaient. Au plus fort de la saison froide, nous pouvions marcher un kilomètre dans le bois pour

nous rendre à un endroit où il y avait sept ou huit lacs : nous avions alors une très grande patinoire.

Il faut dire que marcher, ça ne me faisait pas peur ! Quand les chemins étaient fermés à cause de la neige, mon frère, ma sœur et moi allions à l'école en raquettes. À cette époque, ma mère devait se présenter au travail, peu importe la température, si elle souhaitait recevoir son salaire d'enseignante. Nous marchions trois kilomètres dans la tempête avec elle. Arrivés à destination, nous étions souvent les seuls enfants présents.

Une chance que ma mère nous avait entraînés à marcher. Avec mon frère, j'ai construit plusieurs cabanes dans le bois, loin sur le terrain. Nous n'avions pas vraiment d'expérience ; nous apprenions en essayant. Parfois, les cabanes ne restaient pas debout longtemps parce qu'elles étaient mal construites. Nous y passions quand même des fins de semaine entières, alors que nous avions dix ans. C'était comme vivre dans un château ! Pour nous nourrir, nous disposions des collets aux endroits appropriés. Quand nous attrapions des lièvres, nous les faisons cuire et nous les mangions. Nous apportions aussi de la nourriture de chez nous. Un jour, en plein hiver, nous sommes restés plus longtemps que prévu dans la forêt. Comme la tempête durait depuis quelques jours, nous avons reporté notre départ. Mais là, après une semaine, la cabane était enterrée ; nous commençons à manquer de nourriture et nous avons faim. Cette fois-là, nous devions être à au moins quinze kilomètres de la maison. C'était loin. Nous avons marché pendant vingt-quatre heures avec de la neige jusqu'à la ceinture. Nous avons dû faire preuve de courage pour nous en sortir.

Mais, le bois, ça ne me faisait pas peur. Quand je prenais le temps d'observer ce qui se passait dans la nature, je découvrais les comportements des animaux et la façon dont les arbres poussaient. Il y avait dans mon entourage des adultes inspirants qui passaient beaucoup de temps dehors et qui m'apprenaient énormément. Il faut

dire que les gens étaient débrouillards sur la Côte-Nord. Comme ma tante Éliola qui habitait à côté de chez moi et avec qui j'allais souvent dans la forêt. Elle m'a montré à chasser, à trapper et à tendre des pièges, que ce soit pour attraper les animaux à fourrure ou les oiseaux. Elle m'a appris à pêcher aussi. Il y avait de la grosse truite dans la rivière que nous prenions au filet. Il fallait y aller la nuit, puisque les lois contre le braconnage ne nous permettaient pas de pêcher ainsi. Les membres de ma famille avaient appris à se nourrir de la forêt à l'époque où ces lois n'existaient pas encore et où il n'y avait pas de route l'hiver pour s'approvisionner en nourriture. C'est pour ça qu'ils le faisaient encore quand j'étais jeune. J'allais également ramasser des fruits avec ma tante, comme la chicoutai et le pimбина. Quand elle a eu le cancer, j'ai pris soin d'elle. Je lui faisais de la tisane avec les pieds de bleuets que j'allais cueillir. Je ne sais pas si c'est ça qui l'a aidée, mais elle a vécu un an de plus que ce que les médecins avaient prévu. Elle avait confiance en ce remède. Ça aussi, elle me l'a appris, à avoir confiance.

En fait, j'avais tellement confiance en moi que j'expérimentais tout ce qui me passait par la tête. C'est comme ça que j'apprenais si l'idée que j'avais eue était bonne ou mauvaise. De l'autre côté du fleuve, il y avait le village de Saint-Fabien de Rimouski d'où ma mère était originaire. Dès que l'école finissait, nous prenions le bateau pour nous y rendre. J'y passais mes étés à travailler à la ferme de mon oncle Gabriel. Parfois, nous faisons des tunnels et des cabanes dans le foin. Nous les construisions en cachette parce que c'était dangereux et donc interdit.

Quelque temps auparavant, en jouant au soccer, j'avais reçu un coup de pied dans les testicules. Ça avait fait tellement mal que j'avais éprouvé une sensation d'étouffement. Je n'étais pas près d'oublier ça. Dans l'étable, chez mon oncle, il y avait un bœuf qui restait tout le temps à l'intérieur. Le bâtiment était fait de portes massives en gros madriers. C'était lourd à ouvrir, même pour un adulte. Le bœuf avait d'énormes testicules. Il m'arrivait de le regarder et de me demander

s'il aurait aussi mal que moi s'il y recevait un coup. Ou si ça lui ferait encore plus mal étant donné que ses testicules étaient beaucoup plus gros que les miens. Un avant-midi, j'ai décidé d'aller vérifier. J'ai ramassé une grosse branche d'érable. Alors que le bœuf me regardait, je me suis élancé de toutes mes forces et je lui ai donné un grand coup dans les testicules. Oh là là ! Le bœuf s'est mis à beugler très, très fort et à se débattre. En voyant sa réaction, j'ai fermé les grandes portes et je me suis sauvé.

Heureusement, c'était l'heure du dîner. Je me suis assis à la table avec les treize autres membres de ma famille comme si de rien n'était. Tout d'un coup, alors que nous mangions, nous avons vu les vaches descendre à vive allure du champ, au loin. J'ai tout de suite pensé au bœuf en m'imaginant qu'il se lamentait si fort que les vaches l'entendaient. Je n'ai rien dit, par peur de me faire chicaner. Ce n'est qu'après le dîner que j'ai su la vérité de la bouche de mon oncle : le bœuf avait défoncé la porte en madriers de l'étable, arraché la première clôture et traversé tout le champ à la course. C'est pour ça que les vaches avaient eu peur et couraient à leur tour. J'ai compris que le bœuf essayait de se débarrasser de la douleur. Disons que ma curiosité m'avait fait aller un peu loin cette fois-là. Je m'en suis bien sorti, puisque mon oncle n'a jamais su ce qui était arrivé au bœuf avant qu'il s'enfuie. Je n'ai pas osé le lui dire non plus. Une ferme, c'était l'occasion de vivre bien des aventures, surtout pour moi.

Ce n'est pas la seule fois que j'ai fait des expériences avec les animaux. Mon père, que je ne voyais pas souvent parce que ma mère et lui étaient divorcés, avait amené un chien à la maison. Un vrai chien du Nord, comme ceux qui vivaient avec les Inuits en Arctique. Comme on ne l'avait pas entraîné à tirer des traîneaux, j'ai décidé de le faire. J'attachais une corde à son collier, je m'assois derrière lui sur mon toboggan et je lui ordonnais d'avancer. Ce n'était pas très efficace. À moins que la chienne lévrier que nous avions déjà à cette époque ne se mette à courir. Alors, là, il décollait très vite ! Mais comme la chienne changeait sans cesse de direction, et qu'il la suivait,

j'allais dans tous les sens dans la neige. À un moment donné, j'ai eu l'idée de prendre un grand bâton et d'y accrocher un steak que je laissais pendre juste au bout du museau du chien. Il essayait de l'attraper, sans succès, et ça le faisait avancer. J'étais fier d'avoir réussi à reproduire ce que j'avais vu à la télévision.

Mon frère, ma sœur et moi regardions parfois la télévision avec les animaux que nous avons à la maison, et je ne parle pas seulement des chiens. Quand notre mère allait rendre visite à l'une de nos tantes le soir, nous faisons entrer notre brebis. Je l'installais sur le divan et je me couchais en mettant ma tête dessus : ça faisait un bon oreiller ! La poule aussi pouvait venir dormir sur nos épaules. Quand notre mère revenait, elle passait toujours par l'arrière de la maison. Nous nous dépêchions alors de faire sortir les animaux par en avant pour qu'elle ne les voie pas. Quand elle nous prenait en flagrant délit, elle rouspétait, mais elle était conciliante dans le fond.

Si j'ai pu vivre autant d'aventures, c'est parce que ma mère était la personne la plus exceptionnelle du monde. Grâce à elle, j'avais plein d'amis pour jouer, puisqu'elle leur permettait de venir à la maison. J'ai appris que l'école était importante. En plus, elle veillait à ce que je sois en contact avec des adultes inspirants, des hommes comme des femmes. Elle m'apprenait le respect des autres malgré leurs différences. Elle était présente et aimante. Sans que je m'en rende compte, elle avait mis en place les conditions favorables pour que le petit garçon curieux et actif que j'étais puisse évoluer en harmonie avec les gens et la nature qui l'entouraient. De quoi faire vibrer une âme nomade.

FIN



## Des yeux pour voir

---

**Écrit par Jeanne-Astrid Lépine  
Illustré par Sandra Giasson-Cloutier  
Selon le témoignage de Raymonde**

---

## Des yeux pour voir

C'est samedi, jour de bain. Dans la cuisine éclaboussée comme le pont d'un bateau, tout le monde s'affaire. Il faut porter l'eau fumante du poêle à la cuvette qu'on remplit à grands traits, aider les plus jeunes à se déshabiller, mettre à sécher sur un fil des paquets de linge humide, éponger, essorer...

Chacun son tour se trempe dans la cuve posée à l'écart, les garçons puis les filles, les grands puis les petits.

- Savonnez-vous comme il faut, mais ne traînez pas ! Les autres attendent.

Son dernier-né sur la hanche, Yvonne surveille son monde.

Raymonde est sortie du bain et patiente tandis que sa grande sœur la coiffe. Debout derrière elle, Danièle lisse la masse sombre des cheveux encore humides qu'elle divise en mèches toujours plus petites. En moitiés d'abord, séparées au peigne d'un trait clair qui court du haut du front jusqu'au creux de la nuque. Puis trois brins, vite serrés en tresses de chaque côté du visage. Elles encadrent une lune pâle où deux verres jumeaux, cerclés de métal, luisent comme de l'eau trouble, les yeux au fond.

- Eh que tu ressembles à maman ! Tout le monde le dit : son portrait craché.

La maman de Raymonde et Danielle, leur vraie première maman, c'est maman Madeleine. Raymonde avait trois ans quand elle est morte et déjà plus de frères et sœurs qu'elle ne pouvait en compter. Élise, Denise, Suzanne, Roland, Marie-Claire. Puis Danièle, de quatre ans son aînée. Jean et Bernard. Et après Danielle, les petits, Roger et Paul. L'année suivante, papa s'était remarié avec tante



Yvonne, et six enfants nés d'elle s'ajoutèrent bientôt aux onze de sa sœur.

Raymonde, paupières plissées, penchée sur le miroir, cherche maman Madeleine, mais ne la trouve pas. Ne trouve qu'elle-même. C'est peut-être parce qu'elle voit très mal... Ses lunettes n'y peuvent rien, le monde reste lointain et flou, tout barbouillé de couleurs. Où là-dedans sa mère se cache-t-elle ?

- Regarde, Raymonde ! Il paraît que tu as son nez, ses pommettes, et son air songeur...

Danièle cherche aussi, insiste.

- Regarde ! Vois-tu ?

Non, Raymonde ne voit pas.

\*\*\*

Jusqu'au souper, les corvées sont finies. Les lits sont faits, draps bien tirés sous les matelas. Dans l'ordre retrouvé de la cuisine, des tas de petits dés blancs, verts, jaunes, orange, sont prêts pour la soupe. Les bébés dorment.

Bientôt, Yvonne va appeler : « Raymonde, viens m'aider ! » Il faudra encore mettre la table, compter les ustensiles, et aider à servir papa et les grands de la première table. Manger. Repasser les leçons. Dormir.

Mais maintenant, Raymonde rêve éveillée. Des magazines, des ciseaux, de la colle faite d'eau mêlée de farine : elle fabrique en papier des maisons vastes, vides. Elle décore, aménage, imagine une chambre pour chacun, des fenêtres ouvertes qui donnent sur une

cour fleurie. Elle coupe, colle des jonquilles et des pivoines, un lit à baldaquin, une bicyclette, des tapis multicolores...

Tout à coup, ses frères, tapant des pieds, la font sursauter.

- Voyons donc, une maison comme ça, ça se peut pas !  
C'est tout croche Raymonde, tu coupes à côté des lignes !

Les garçons moqueurs examinent les collages sans ménagement. Raymonde proteste et récupère, à bout de bras, des feuilles salies et froissées.

- C'était raté de toute façon, rajoute Bernard, qui ne s'excuse jamais.

Il lui tend une retaille de papier chiffonnée : le rectangle arraché, bleu vif, de la porte d'entrée. Dans sa tête, Raymonde l'ouvre grand, et met son frère dehors.

- Regarde ! Vois-tu que c'est mal fait ? dit-il encore.

Non, Raymonde ne voit pas.

\*\*\*

Dehors, le jour descend tranquillement sur le fleuve et les enfants jouent.

Raymonde s'est écartée des courses et des sauts. Elle aime bien l'obscurité qui s'avance. Ce n'est pas le noir aveugle de la cave où il faut descendre, parfois, enlever à tâtons aux patates des germes longs comme des tentacules. Dans la douceur du soir, les choses s'abandonnent au repos, les contours se relâchent, les couleurs se répandent. Elle peut glisser alors dans sa poche ses lourdes lunettes, inutiles jusqu'au lendemain. Plantée sur son ombre longue, elle

admire sans elles la naissance de la nuit dans le ciel immense lavé de rose, pomponné d'or.

C'est demain, sans doute, qui se dessine. Plus beau qu'aujourd'hui.

- Regardez ! chuchote Raymonde pour elle-même. Ce que je vois, le voyez-vous ?

FIN



## L'oiseau qui dit merci

---

Écrit par Marie-Laurence Trépanier  
Illustré par Sandra Giasson-Cloutier

Selon le témoignage d'Émile

---

## L'oiseau qui dit merci

*Les bruits sont devenus plus sourds, comme si j'avais du coton dans les oreilles. L'eau froide s'agitait, me glaçait les os. Un instant, je voyais la maison en haut de la colline et, l'instant d'après, plus rien. La noirceur du lac était en train de m'avaler. Dans les livres, les lacs et les rivières sont souvent bleus comme un ciel sans nuages. Ce jour-là, c'est un trou noir qui m'aspirait, un cauchemar qui privait mes pieds de la terre ferme. J'avais voulu faire comme Marie... Marie savait nager, elle. Maman a dévalé la colline en tenant ses jupes pour ne pas trébucher. Elle criait mon nom : « Émile ! », et sa voix cassée traduisait son affolement. J'ai entendu ses pas sur le quai, puis un gros plouf ! et des bras m'ont remonté à la surface. Je toussais, je grelottais. Je me suis mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Maman avait de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Elle fendait le lac, le plus vite qu'elle pouvait, pour me ramener sur la rive.*

*J'ai eu peur qu'elle me chicane. Son visage était tout rouge. Je crois même qu'elle a versé quelques larmes, elle aussi. Mais elle ne m'a pas disputé : ce soir-là, elle m'a préparé un bon ragoût. À l'heure du coucher, elle m'a bordé en chantonnant une berceuse et m'a serré dans ses bras un peu plus fort que d'habitude. Elle m'a embrassé sur le front et m'a dit : « Mon petit Émile, fais plus peur comme ça à maman. Hein ? T'es pas obligé de toujours imiter ta grande sœur... Tu comprends ? » Je l'ai regardée dans les yeux en hochant la tête.*

La maîtresse, mademoiselle Gagnon, nous avait demandé de rédiger une composition racontant un souvenir marquant. De sa belle écriture qui ressemble aux broderies de ma mère, elle a commenté mon texte : « Bravo, Émile ! Ton français s'est beaucoup amélioré. Continue de visiter la bibliothèque. » La bibliothèque, c'est l'armoire au fond de la classe. Trois tablettes sur lesquelles s'alignent Sophie et ses malheurs, Robin des Bois, Denis Papin et d'autres personnages que j'ai appris à connaître. À la maison, nous n'avons pas beaucoup de livres. J'attends chaque semaine le journal La Patrie pour lire

avidement le cahier des bandes dessinées. Maman me couve du regard quand je m'installe près du feu, les pages dépliées sur mes cuisses. Papa trouve que je lis trop. Il ne voit pas d'un très bon œil le fait que je « perde mon temps » avec les histoires de gens qui n'existent pas et qui parfois même vivent dans des pays qui n'existent pas. Il dit que le pays est là, sous nos pieds, et qu'on doit s'en occuper en travaillant « avec ses bras ». Il répète souvent que les nuages, il faut les laisser aux oiseaux.

Marie et moi rentrons de l'école à pied. Cric ! crac ! Nos pas sur la neige créent un rythme de tambour. Nous nous mettons à chanter :

Mes amis, la vie est belle,  
Dans nos gambades, nos escapades,  
Chantons au soleil qui ruisselle,  
La vie est belle, belle toujours...

Dans le ciel bleu, d'étranges animaux, tout blancs et moelleux, courent avec nous vers la maison. Le vent froid nous fouette les joues. Au loin, les montagnes se dressent comme les gardiennes de notre village. Quand j'étais tout petit, je m'imaginai qu'une fée vivait dans la forêt boréale, derrière chez nous. Elle fabriquait ses jupes avec des branches de cèdre et ses baguettes magiques avec des aiguilles de pin. J'avais eu cette idée en regardant maman faire le ménage. Sur la boîte de récurant qu'elle utilisait, ma fée, d'un coup de baguette magique, répandait la propreté.

Un gros poc ! me tire de ma rêverie. Je me retourne : c'est François qui m'a lancé une balle de neige. Le grand François de septième année, qui habite pas trop loin de chez nous. Je me dépêche de façonner une boule pour lui rendre la pareille. Je tends mon bras comme un joueur de baseball, déployant toute ma force, mais je rate mon coup : François court trop vite. Il me crie :

- Les petits de quatrième, ça sait pas lancer !
- Tu te sauves parce que tu as peur ! que je réplique.

Je souris, et le froid me gèle les dents. François revient sur ses pas, l'œil moqueur. Je lui dis de s'approcher. Encore. Soudain, Marie, vive comme l'éclair, lui lance une énorme balle de neige qu'elle tenait cachée dans son dos. En riant aux éclats, nous commençons à courir et arrivons tout essoufflés à la maison. Nous enlevons nos vêtements humides et les mettons à sécher près du feu. Depuis que nous avons déménagé, nous avons l'électricité, mais rien ne vaut la chaleur du poêle à bois.

Ma mère s'essuie les mains sur son tablier. Elle a de la farine sur la joue. La bonne odeur du pâté à la viande en train de cuire me fait saliver.

Quelques minutes plus tard, Francine, la voisine, vient cogner à la porte pour jouer avec Marie. Les deux filles se précipitent dans la chambre des enfants. Elles se voilent d'une couverture de laine et se transforment en religieuses. Elles se chuchotent des secrets et pouffent de rire.

Mon petit frère, Mario, veut jouer à la messe avec moi. Pour Noël, maman m'a offert un « kit de messe », même s'il coûtait très cher et qu'aucun autre parent – en tout cas, parmi ceux de mes amis – ne songerait à dépenser dix dollars pour des jouets. Le calice, la patène, le ciboire : le kit contient tous les objets liturgiques en miniature, en métal argenté décoré d'arabesques. Je le prête à Mario pour qu'il puisse jouer avec Lucien, s'il le veut, mais moi, je monte à la chambre des parents. Un jour, en me cachant dans leur garde-robe, j'ai trouvé des livres, des vieux livres d'école ayant appartenu à mes oncles. Ils ont beau être un peu défraîchis, ils sont beaucoup plus intéressants que mes manuels de quatrième année. J'en choisis un intitulé *Un trait d'amour maternel* et redescends m'installer au salon.

La lumière du soleil couchant crée des ombres sur les murs : une forêt pousse à l'intérieur de la maison, prend de l'expansion, se

transforme en décor de conte. Ça sent la résine de sapin baumier. Le son d'une hache qui s'abat sur des bûches résonne dans le salon. Devant moi, une femme coupe des quartiers de bois qui alimenteront son feu. Elle travaille fort, sue à grosses gouttes. Un bébé gazouille dans son panier, heureux de contempler les mésanges et les écureuils. Mais, soudain, les gazouillis se transforment en pleurs. Aussitôt, la mère lève la tête et aperçoit un loup qui s'avance vers le nourrisson. Elle tient fermement la hache dans ses mains, maîtrisant ses tremblements, prête à défendre son petit...

— Émile, on va souper, ton père arrive !

La forêt, la femme, son bébé et le grand méchant loup s'évanouissent, avalés par les murs qui ont repris leurs dimensions habituelles.

La nuit est tombée. Papa rentre du camp de bûcherons. En me voyant, il dit :

— Encore dans tes livres, toi ?

Il est mi-sérieux, mi-moqueur. Comme tous les papas que je connais, il est allé à l'école jusqu'en sixième année. Il lit le journal, mais c'est tout.

— C'est une histoire vraie, au moins ? s'informe-t-il.

Je me demande si une histoire doit s'être vraiment passée pour être absolument vraie. Je n'ose pas lui poser la question. Avec maman, c'est différent : que je lise le journal, la revue des scouts ou un roman, elle ne fait pas de différence.

Nous nous mettons à table. Le pâté à la viande et les patates jaunes fument dans les assiettes. Maman se sert en dernier. Au moment où elle s'assoit, Lucien a presque fini de manger, mais il doit nous attendre avant d'avoir son dessert. Au moment d'attaquer le pudding chômeur, papa annonce :



— Demain, Émile, je vais te montrer à fabriquer un piège à oiseaux. Après la messe.

Je le regarde, les yeux ronds. J'ai très envie de voir un oiseau de plus près et d'apprendre à fabriquer un piège. Papa me fait un clin d'œil. Je souris. Une chaleur douillette comme celle du poêle me remplit la poitrine.

Le lendemain, comme promis, mon père et moi nous installons à son établi en revenant de l'église. Il a ramassé de petites lattes de bois et un bout de ficelle. Nous passons le reste de l'avant-midi à travailler à notre projet. Je ne sais par quel miracle, il en résulte un piège très sophistiqué muni d'une trappe qu'on peut ouvrir et refermer à l'aide de la ficelle. Papa est habile de ses mains et, en l'aidant, je m'aperçois que moi aussi, je m'en tire plutôt bien.

— On va aller manger, dit-il. Ta mère a fait de la soupe aux pois.

Après le dîner, nous déposons le piège à la lisière de la forêt, y ajoutons des miettes de pain blanc en guise d'appât et attendons, à l'affût. À un moment donné, un petit éclair bleu fend l'air du sous-bois : un geai. Il se pose non loin de nous, sautille sur la neige, s'avance peu à peu vers les miettes de pain... Au signal de papa, je tire sur la ficelle. Tchiq ! L'oiseau se retrouve emprisonné. J'éprouve un élan d'excitation, une joie proche de celle que je ressens à Noël. Et puis, j'observe plus attentivement le geai bleu qui gigote nerveusement. Une sorte de tristesse m'envahit alors.

— On ne va pas le garder, dit mon père.

Je ne sais pas ce qui me rend le plus triste : l'idée de maintenir l'oiseau en cage ou celle de le laisser partir.

— Je voulais seulement te montrer quelque chose, ajoute papa. Va chercher tes frères et ta sœur.

Mario, Lucien et Marie abandonnent leur fort en construction et me suivent jusqu'au lieu du spectacle.

— On va le libérer, déclare papa en parlant de l’oiseau. Écoutez bien quand il s’envolera : il va nous dire merci.

Muets, dans l’attente de ce moment magique auquel nous croyons de tout notre cœur, nous tendons l’oreille. Papa ouvre la trappe du piège ; le geai bleu en sort et, lorsqu’il déploie ses ailes, son cri, je le jure, résonne comme le plus beau des mercis. Heureux, nous applaudissons, et le son étouffé par nos mitaines répond au chant de l’oiseau délivré.

Cette nuit-là, je fais un drôle de rêve : je suis tombé dans l’eau d’un lac profond et je me débats, car je ne sais pas nager. Mais, soudain, je sens une poussée venue d’en bas : c’est la femme qui bûchait du bois dans la forêt, je la reconnais à cause de sa robe longue, de son fichu sur la tête et de la hache attachée dans son dos. Mais ce n’est pas tout à fait elle. Je scrute son visage dans l’eau sombre : c’est celui de ma mère. Elle bat des jambes tout en me poussant vers la surface. Je me mets à faire des moulinets avec mes bras : j’apprends à nager. Tout à coup, ma tête émerge. Je prends une grande inspiration, la peau caressée par le soleil. Papa, sur le quai, m’encourage :

— Vas-y, Émile ! Tu es capable.

Ma mère nage sur le dos, m’envoie la main en souriant. Je m’aperçois que je suis dans les airs. Je vole ! Maman, papa, Marie, Mario, Lucien, Francine, le grand François de septième année, mademoiselle Gagnon, et tous les personnages des livres que j’ai lus se sont réunis pour m’applaudir.

En traversant les nuages, grisé par un délicieux sentiment de liberté, je vois le monde comme s’il était tout neuf. Ma voix s’élève : je chante comme l’oiseau qui dit merci.

FIN



## Christiane et Rose-Aimée

---

Écrit par Marie-Christine Morin

Illustré par Élodie Gilbert

Selon le témoignage de Christiane Briand Boucher

---

## Christiane et Rose–Aimée

Ce que j'aime à Montréal, c'est qu'il est très facile de se déplacer. Le métro nous amène n'importe où et les autobus passent très souvent. Enfin... d'habitude. Parce qu'aujourd'hui, ça fait au moins vingt minutes que j'attends, assise dans l'abribus au coin de Chambord et Beaubien. Exaspérée, je regarde au bout de la rue en espérant voir arriver le monstre bleu, mais en vain. Je commence à sérieusement m'impatisser. Pas parce que j'ai un rendez-vous très important ! Non. Simplement parce que j'haïs attendre. J'aime quand la vie va vite. Attendre, c'est trop long. À bout de nerfs, je me lève de mon banc pour la quatorzième fois afin de scruter l'horizon. C'est alors que j'aperçois une vieille dame qui s'avance vers moi. Lentement. TRÈS lentement. Tellement lentement qu'on croirait voir un film au ralenti. D'un pas hésitant, elle met un pied devant l'autre en s'appuyant sur sa canne, progressant à la vitesse d'un escargot endormi. Finalement, elle arrive à ma hauteur. Elle s'arrête, tourne la tête et demande :

- C'est bien la rue Masson ?
- Non, pas du tout, que je lui réponds.
- Ah. Ce n'est pas grave. Je vais attendre ici.

Et, sans plus d'explications, la mémé s'assoit sur le banc et pousse un soupir exagérément long.

— AAaaaaaaaahhhhhhhhhhhhhhhhh !

Je l'observe du coin de l'œil. Elle semble tout droit sortie d'une autre époque. Elle porte une robe fleurie et un petit châle en tricot. Un chapeau à voilette et des lunettes dorées complètent le portrait.

— Je m'appelle Rose-Aimée, me dit-elle subitement.

Je lui réponds par politesse.

— Moi, c'est Marie.

Elle poursuit la conversation.

— Ça fait longtemps que vous attendez ?  
— Oh oui ! Je ne sais pas ce qui se passe, mais l'autobus est en retard. Vous feriez peut-être mieux de prendre un taxi !  
— Oh ! Vous savez, moi, je suis comme ma robe, réplique-t-elle avec un sourire malicieux.

Je la regarde, un point d'interrogation au front...  
— Je ne suis pas pressée ! lance-t-elle.

Je reste incrédule. Elle fait de l'humour ou quoi ?  
— J'espère que ça ne vous ennuie pas que je vous parle en attendant. Je n'ai pas grand monde à qui parler. Imaginez-vous donc que je me suis enfuie de la résidence pour personnes âgées. Il n'y a rien à faire là-bas. Les autres pensionnaires ne sont pas drôles du tout. Ils me regardent toujours d'un air bizarre. Avant, je venais souvent par ici. D'ailleurs, cet endroit me rappelle une histoire. Vous voulez que je vous la raconte ?

Abasourdie par autant de mots en si peu de temps, je ne peux qu'acquiescer.  
— Pourquoi pas ? De toute façon, on dirait que l'autobus aussi est comme votre robe. Il n'est pas pressé !

Rose-Aimée remonte ses lunettes sur son nez et se met à raconter :

« C'est l'histoire de Christiane, une petite fille de six ans qui vivait justement ici, au coin de la rue Chambord, en 1962. À cette époque, les familles du quartier n'avaient pas beaucoup d'argent, vous savez. Mais ça n'empêchait pas Christiane d'être une enfant heureuse qui riait tout le temps. Elle aimait jouer avec ses frères et ses sœurs. Ils étaient six enfants. »

J'ouvre de grands yeux. Rose-Aimée ricane.

« Aujourd’hui, on trouve que c’est une grosse famille, mais, dans ce temps-là, ce n’était pas tant que ça ! Ses voisins, les Hamel, eux, en avaient quinze ! ÇA, c’est une grosse famille ! Et ça faisait beaucoup d’amis pour jouer. Toute la journée, les enfants se rassemblaient dans la cour arrière ou dans la ruelle. Ils s’amusaient à la cachette, à la corde à danser, ils fabriquaient des bijoux avec des petits papiers dorés... Ils s’inventaient toutes sortes de jeux.

» Mais, comme tous les enfants de son âge, Christiane a dû commencer l’école. Et ça, c’était beaucoup moins amusant. Dès le premier jour, Christiane a détesté aller en classe. Il faut dire que sa professeure n’était vraiment pas gentille. Elle lui tapait les doigts avec une règle à chaque faute d’orthographe ! Eh oui ! C’était comme ça, dans le temps ! Et, comme elle faisait beaucoup de fautes, Christiane avait souvent mal aux doigts. »

J’avale ma salive. Une chance que je ne vivais pas à cette époque ! Rose-Aimée cligne des yeux et poursuit :

« Heureusement pour elle, il y avait la récréation. Dès que la cloche sonnait, Christiane se précipitait dehors pour jouer au ballon. Elle oubliait les cours et retrouvait sa liberté. Elle aurait aimé jouer toute sa vie ! Mais ses parents n’étaient pas du tout du même avis. Quand Christiane revenait de l’école, avec son sac en bandoulière et sa tunique bleu marine, sa mère lui demandait :

— Alors, Christiane, qu’est-ce que tu as fait aujourd’hui ?

— J’ai joué, répondait Christiane.

« Sa mère soupirait.

— Oui, mais à part jouer... Quelle est ta matière préférée ?

— Les arts plastiques. J’aime dessiner et découper du papier.

« Sa mère soupirait de plus belle.

— Tu devras apprendre à faire autre chose que bricoler. Ça ne t’aidera dans aucun métier !

« C'est alors qu'une musique joyeuse sortait du poste de télévision noir et blanc. Christiane se précipitait dans le salon en s'exclamant :

— C'est Bobino et Bobinette !

« Christiane adorait cette émission. Surtout Bobinette, la petite marionnette joueuse de tours. Elle la faisait bien rire. Un jour, Christiane avait décidé de jouer un tour à ses parents. Avec sa cousine, elle avait caché la vaisselle sale sous son lit. Résultat : elle s'était fait disputer et avait dû demander pardon à genoux. »

En disant ces mots, Rose-Aimée frotte ses rotules avec ses mains.

« Heureusement, ses parents n'étaient pas toujours aussi sévères. Même que, le samedi, ils amenaient souvent les enfants en pique-nique. La mère de Christiane préparait tout, tout, tout : des sandwiches, des crudités, des boissons gazeuses... Puis elle se préparait elle-même pendant que tout le monde l'attendait dans la voiture. Ce samedi-là, Christiane avait mis sa plus belle robe. Sa robe de première communion. Car ce n'était pas un pique-nique ordinaire. Ce jour-là, ils allaient au parc Belmont. »

Les yeux de Rose-Aimée s'allument soudain.

« Le parc Belmont était un endroit merveilleux. Dès qu'on franchissait l'arche d'entrée, on était transporté dans un univers magique. Les bâtiments étaient rayés de toutes les couleurs avec des formes bizarres, des toits pointus ou bien des portes rondes. Il y avait des châteaux avec des tours, des drapeaux et aussi une énorme boule disco. On pouvait s'y amuser toute la journée ! Il y avait des manèges, une grande roue, des autos tamponneuses, un carrousel et même des jeux d'adresse où on pouvait gagner une lampe ! Mais le clou du spectacle était sans contredit la maison des horreurs. Pour y accéder, on devait passer devant la grosse femme qui riait. Christiane pouvait rester de longues minutes à la regarder. C'était une marionnette

géante avec une robe fleurie et un large sourire auquel il manquait une dent. Elle bougeait la tête et riait. Elle riait ! D'un rire macabre à vous glacer le sang. Christiane en avait un peu peur, mais en même temps elle l'adorait. C'était la reine du parc Belmont. »

Rose-Aimée fait une pause, les yeux dans le vide, puis reprend :

« À la sortie de la maison hantée, il y avait des artistes de cirque : un avaleur de sabre, un cracheur de feu, un homme à la peau élastique, un acrobate qui jonglait avec sept quilles. Christiane était totalement fascinée par eux.

— Quand je serai grande, je vais apprendre à jongler, affirmait-elle.

— Cesse de dire des bêtises, lui répondait son père. Jongler, ce n'est pas un métier. »

Les années passèrent. En grandissant, Christiane essayait de suivre les conseils de ses parents et de se trouver un vrai métier. Après tout, comme disait sa mère, c'est pas drôle, la vie d'artiste, surtout quand on n'est pas vedette ! Mais plus elle vieillissait, plus son goût pour les arts la rattrapait. Il y avait une voix en elle qui lui chuchotait : Si tu ne le fais pas maintenant, tu ne le feras jamais. Et c'est ainsi que, petit à petit, elle a fini par réaliser son rêve. À trente ans, elle s'est mise à fabriquer des marionnettes. À quarante ans, elle a fondé son théâtre. À cinquante ans, elle a appris à jongler. Et, à soixante ans, elle a atteint son but : créer son propre personnage clownesque. »

Je regarde la vieille dame qui soutient mon regard avec un sourire en coin. Je crois que je commence à comprendre.

— Ce personnage clownesque, c'est Rose-Aimée ? que je lui demande.

La joueuse de tours sourit de toutes ses dents.

— C'est possible !



— Et l'histoire de Christiane, c'est votre histoire ?

Pour toute réponse, la dame pointe sa canne vers le bout de la rue.

— L'autobus est arrivé !

L'autobus ? Ah oui ! C'est vrai. Je l'avais oublié, celui-là.

— Vous voyez ? poursuit la vieille en se levant. Tout est si simple quand on n'est pas pressé.

Ne sachant plus très bien à qui je m'adresse, je salue de la main l'énigmatique personnage et m'engouffre dans l'autobus. Par la fenêtre, je la regarde une dernière fois. Sous le soleil couchant, la joueuse de tours sort trois anneaux de sous son jupon, me fait son plus beau sourire et s'éloigne en jonglant.

FIN



## Oublié à l'école

---

**Écrit par Augustin Betchi**  
**Illustré par Rosalie Beaucauge**

Selon le témoignage d'Augustin Betchi

---

## Oublié à l'école

J'étais seul dans la grande cour de l'école...

Elle me paraissait immense, encore plus qu'à l'accoutumée, compte tenu des circonstances, terriblement importantes pour mon âge.

J'étais désespéré et envahi par une confusion de sentiments, surtout la solitude et l'abandon. Je me sentais abandonné...

J'avais six ans et j'étais en première année à l'école Sacré-Cœur de New Bell, un quartier de la ville de Douala au Cameroun.

Je n'avais pas été à la maternelle parce que le travail de mon père, responsable de chantiers de construction de bâtiments et de routes, l'obligeait à se déplacer sans cesse. La famille le suivait chaque fois qu'elle le pouvait. Nous étions souvent ensemble, papa, maman, ma jeune sœur et moi.

Les raisons qui justifiaient, selon nos parents, que les membres de la famille restent proches étaient nombreuses. Mais les principales étaient les suivantes :

— Pour papa, fils unique, le fait qu'il adorait avoir sa famille avec lui autant que possible.

— Pour maman, qui était le troisième enfant d'une fratrie de cinq, le fait qu'elle voulait faire plus d'enfants à papa et que malheureusement, après ma jeune sœur, aucun autre ne venait.

Durant les six premiers mois que je venais de passer en première année à l'école Sacré-Cœur de New Bell, maman était toujours présente à la sortie des classes pour venir me chercher et me ramener à la maison.

Ce jour-là, hélas, maman n'était pas là...

Je ne savais pas pourquoi...

Je ne comprenais pas pourquoi...  
Elle ne m'avait pas averti...  
Personne ne m'avait averti...  
En tout cas, je m'attendais à la voir...  
Mais elle n'était pas là !

Je ne savais que faire et les larmes me montaient aux yeux, surtout parce que je n'avais aucune explication concernant l'absence de ma mère. Je n'avais jamais imaginé que la routine habituelle puisse être perturbée.

La grande cour de l'école, que j'avais toujours connue jusque-là grouillante d'activités et de monde, pleine de vie, était à présent vide.

Elle s'animait dès le matin avec l'arrivée progressive des professeurs, des élèves accompagnés de leurs parents, ainsi que durant les récréations ou à la fin des classes. Périodes pendant lesquelles on entendait les cris, les rires, les pleurs, les bruits des enfants courant partout où c'était possible.

Les grandes personnes faisaient de leur mieux pour montrer un comportement exemplaire aux élèves, dans leurs activités aux divers endroits de la cour.

C'était le cas des parents venus chercher leurs gamins à l'école ou des enseignants, éducateurs et employés effectuant les tâches d'encadrement des enfants.

Tout ce monde était maintenant parti...

Personne, à part moi. Pas même le concierge qui était toujours là, que j'avais toujours vu en arrivant, pendant les cours et au moment de quitter l'école.

Le concierge qui donnait l'impression aux enfants, dont moi, qu'il habitait dans l'école, puisqu'il y était toujours...

Cependant, ce n'était pas lui que je voulais...

Je voulais maman et retourner à la maison, comme d'habitude.  
Mais maman n'était pas là, et je ne savais pas pourquoi.

Quand elle m'avait laissé à l'école le matin de cette journée qui se révélait si bouleversante, elle ne m'avait pas dit qu'elle ne viendrait pas me chercher à la sortie des classes.

J'étais maintenant seul dans la cour d'école.  
Tout le monde était parti !

Le soleil plombant en oblique l'après-midi à l'équateur me rentrait dans la tête et cuisait mon cerveau qui était en ébullition, accentuait mes souffrances, faisait couler de la morve de mon nez. Je larmoyais et transpirais abondamment.

La poussière soulevée par les voitures qui passaient sur la route, non loin de la clôture de l'école, encrassait mes narines, mes yeux et mes vêtements. Je n'avais jamais vécu cela.

Je ne sais combien de temps j'ai enduré ce supplice de solitude et d'abandon.

J'avais perdu la notion de tout lorsque subitement a surgi sur un vélo, à l'entrée de l'école, mon oncle Faustin, un des jeunes frères de maman.

Il était venu me chercher.

Il ne m'a pas laissé le temps de poser les nombreuses questions qui se bouscuaient dans ma tête :

- Pourquoi maman n'était-elle pas là ?
- Pourquoi c'était lui qui venait me chercher ?

- Pourquoi était-il en retard ?
- Beaucoup de pourquoi...

Il s'est adressé à moi aussi naturellement que possible :

- D'abord, un homme ne pleure pas !
- Quelle qu'en soit la raison...
- Un aîné comme toi, encore moins...
- D'ailleurs, là, il n'y a aucune raison de le faire...
- Puisque jamais tu ne peux être oublié ou abandonné...
- Dans un cas comme celui-ci, prends le parti d'attendre... Quelqu'un finira par venir te chercher.

Il m'a installé sur son vélo et nous avons pris le chemin de la maison.

Je me souviens encore, comme si c'était hier, que, chemin faisant, il fredonnait gaiement le refrain d'une chanson populaire de Manu Dibango, vedette africaine et mondiale, originaire du Cameroun : « Som a Loba ! » (Remercie le Seigneur !)

À notre arrivée à la maison, maman n'était pas là, ni ma sœur... Papa est rentré, comme à son habitude, à la tombée de la nuit. Une fois n'est pas coutume, maman est arrivée un peu plus tard avec ma jeune sœur.

Dans mon esprit d'enfant, cela expliquait un peu pourquoi elle n'était pas venue me chercher ce jour-là.

Dans la confusion d'émotions que je vivais encore, je ne leur ai rien dit de l'incident, ni de la peine et de l'inconfort que je ressentais toujours.

Pour l'enfant que j'étais, ces événements étaient profondément bouleversants. J'étais étonné et déçu par l'attitude de mon oncle qui n'avait fait aucun cas de ma détresse, de mes yeux pleins de larmes,

de la morve coulant de mon nez, de la poussière couvrant mon corps et mes vêtements froissés.

À ce moment et pendant longtemps, j'ai pensé que mon oncle, qui était la plupart du temps adorable, ne répondait pas toujours comme il se devait aux préoccupations des enfants, de même que beaucoup de grandes personnes.

Le dialogue avec les enfants est délicat et doit faire l'objet d'une attention constante. Même si les adultes sont censés savoir mieux que les enfants ce qui est bon pour eux, ils doivent les écouter ou les laisser exprimer leurs besoins et sentiments, chaque fois que c'est nécessaire.

Avec le temps, j'ai fini par comprendre que ce n'est pas pour mal faire que les adultes improvisent et apportent des solutions rapides aux situations inattendues qui les bousculent aussi.

Malgré l'épreuve difficile que j'ai traversée, il faut retenir que je m'en suis quand même bien sorti, puisque cela n'a pas eu de conséquences négatives sur le reste de ma vie.

Mes relations avec mon oncle et les autres adultes ont toujours été bonnes lorsque j'étais jeune et celles que j'entretiens avec les enfants, les miens ou ceux des autres, demeurent excellentes.

FIN



## L'enfance et la guerre

---

**Écrit par Reynald Cantin**  
**Illustré par Rosalie Beaucage**  
Selon le témoignage de Jean-Pierre

---



## L'enfance et la guerre

Jean-Pierre me raconte...

J'ai sept ans, il fait beau et je suis assis sur une roche. C'est mon banc d'école. Et mon pupitre, c'est un long banc que je partage avec les copains. On est alignés comme ça, devant l'institutrice et son tableau noir. Papier, crayons, rien d'autre, la classe se déroule dehors, sur un ancien court de tennis.

Pendant ce temps, le monde entier est en guerre. Pas n'importe laquelle. La Deuxième Grande ! On est en 1941.

Je vis en banlieue d'Alger, au nord de l'Afrique. Devant mon quartier se déploie la Méditerranée. À l'infini. Et nos écoles sont bombardées par les Allemands parce qu'occupées par l'armée américaine. Malgré ça, la vie est belle...

Dans ma classe à ciel ouvert, je suis heureux.

\*\*\*

À quatre-vingt-quatre ans aujourd'hui, l'homme me raconte ainsi son enfance, époque où tout, pour lui, était un jeu. Même la guerre. Grâce à elle, par exemple, une rue vide pouvait se transformer en un espace génial pour le foot.

Jean-Pierre poursuit...

Les bombardements avaient lieu la nuit. Au son des sirènes, je courais chez moi. On éteignait tout. Aucune lumière ne devait être repérée par les avions ennemis. Avec mes frères, je récitais quelques prières, puis j'allais me coucher tout habillé, prêt pour le pire. Pourtant, même si l'objectif des bombes allemandes se trouvait à proximité, je ne ressentais guère la peur.

Au contraire. Un bombardement annonçait un lendemain où je pourrais, avec ses amis, faire la chasse aux éclats d'obus. Au matin, c'était la course à celui qui trouverait le plus grand nombre de fragments.

Un éclat de bronze ou de laiton devenait un trésor prestigieux pour celui qui l'avait déniché.

\*\*\*

L'atmosphère n'était jamais dramatique. Même rationnée, ma famille se contentait d'une alimentation rudimentaire.

J'accompagnais parfois ma grand-mère au marché, où je me délectais de figues de Barbarie, dessert que les Arabes extrayaient d'un cactus. La vie était un spectacle quotidien. Un gitan réparait les parapluies. Un autre, la faïence. Une gitane vendait du ruban au « mètre morveux ». (Le mètre était mesuré du bout du nez au bout du bras.) Il y avait aussi des musiciens ambulants.

Je m'amusais de tout.

\*\*\*

Puis ma vie s'est déplacée vers l'est, à quelque quarante kilomètres d'Alger. La guerre est devenue lointaine, presque inexistante. Puis l'école a repris d'une façon à peu près normale.

À la mi-juillet, ce furent les vacances. Deux mois dans une pépinière transformée en campement. Toute notre joyeuse bande couchait dans un seul baraquement. On dormait sur des housses qu'on avait remplies de varech séché cueilli à la plage.

Ça sentait bon, m'assure Jean-Pierre.

On organisait nous-mêmes nos activités. On s'inventait des jeux sur cette bande de sable blanc qui nous offrait toute la Méditerranée. Là, le bonheur régnait pendant que le monde entier continuait de s'entre-tuer, au loin, dans sa folie meurtrière.

\*\*\*

Dans mon enfance, je n'ai jamais eu la sensation qu'il me manquait quelque chose. Je lisais parfois. Jules Verne, entre autres. Mais je me souviens surtout d'un livre abondamment illustré. Un livre qui racontait une guerre sanglante. Celle de mon pays natal. L'Algérie. On y voyait les soldats français qui affrontaient les troupes algériennes.

Alors, à la fin des vacances, lors de la distribution des prix, j'ai choisi un paquet de feuilles cartonnées. Plutôt doué en dessin, je me suis amusé à reproduire les soldats du livre sur ces cartons, que je découpais ensuite pour constituer deux armées de combattants debout, face à face.

La guerre était encore un jeu.

\*\*\*

Aujourd'hui, malgré les huit décennies qui séparent Jean-Pierre Montesinos de ses souvenirs d'enfance, j'ai bien vu que le temps n'avait rien effacé de ce bonheur insouciant qui se jouait, jadis, entre une mer et un continent.

FIN



## Je suis un et je suis cent

---

**Écrit et illustré  
par Hélène Matte**

**Selon le témoignage d'Augustin Betchi**

---

**Je suis un et je suis cent**

Je suis un et je suis cent

Je suis en chantier  
Un territoire ouvert  
Une ressource en mouvement  
De pierre et de verbe, de chair et de sang

Je suis un et je suis cent

Je me construis comme on fait une maison  
Comme on construit un quartier  
Avec les moyens du bord, avec du béton  
Les moyens, c'est mon corps

Et ce qui tient la truelle, la communauté

Je suis ce petit garçon  
Qui voulait changer l'ampoule électrique  
Sa mère l'a trouvé mort au milieu de la cuisine  
Au concours de la vie

J'ai gagné un petit dictionnaire

Je suis les cent enfants de New Bell  
Dans la Douala cosmopolite  
Les cent mille grelots grouillant dans les ruelles  
Je suis l'albinos et le paraplégique

L'eau vive qui ruisselle

Sous le soleil de l'Équateur, oblique et intense  
J'attends. Je suis de-ci de-là  
Moitié papa, moitié maman. Un peu de tout ça.

De part et d'autre dans la contradiction

Un peu partout incompatible, mais pourtant

Je suis le silencieux criard  
L'endurance prise de court, la vitesse longue  
La vague à l'âme résolue, le spleen coupé en quatre  
Le secret officiel caché dans la lumière du jour

Je suis en quête du juste équilibre

Je suis l'enfant, le fils unique, la fille manquée  
Je suis le premier et le dernier  
Je suis gâté de dessert en dessert  
Servi dans une assiette de mystère

Je suis l'homme qui apprend

Je suis grand-père, grand manitou,  
Marchand nomade et négociateur,  
Partout je parle les langues des sages,  
Car tous les mots sont savants

Mais j'en oublie mon âge

Je suis né vieux. Mes amis sont des vieillards  
Ma classe n'a pas de chaise ni de pupitre  
Mon professeur, c'est la vie ordinaire  
On m'enseigne dans les transports

À devenir arbitre

\*

On m'a dit : « L'œil de Dieu te regarde »,  
Mais je ne suis que son reflet

Les absents ont toujours tort  
Et on ne sait pas où il est

C'est moi l'œil du cyclope et je suis le myope

Soudain le réel me choque. Rien ne va plus  
Je deviens quelqu'un et je deviens personne  
Entre intégrer l'État et l'individu intègre  
La communauté est perdue

Je suis mon rêve et son cauchemar

Je suis le pantin politique  
Poupée de chiffon dans l'horreur  
La façade bavarde, le sang froid de la bête  
Je refuse et me réfugie

Ceux qui refusent d'être victimes  
Sont durs à intimider

Je suis la monnaie d'échange et le capital  
Je suis la main-d'œuvre et la plus-value  
Je suis la tache sans tige  
Œuvrant au noir pour la justice

Je suis le maillon et la mite  
Je suis le cocon et la métamorphose

J'ai embrassé la morsure  
Et sucer la sève de souffrance  
Extirper le poison qui circule  
Je veux vivre  
Je choisis d'être heureux

Je suis la femme aux seins nus

Devant l'adversité  
Militante au quotidien  
Le sable mouvant dans la voix

Je chante le rassemblement  
Ça sent bon le souper

Je suis le père de tous les enfants  
Je suis le coach de l'équipe, j'invite à voir le jeu  
Apprendre, c'est mieux que battre  
Comprendre, c'est deux fois gagner

Agrégation est l'équation première à mon dictionnaire

J'ai choisi d'être l'arbre et non la statue  
Je tiens l'existence en respect  
Je suis la pousse vive au pied des hauts troncs  
J'étends libre mes racines jusqu'en Amérique

Où j'ai des buissons ardents à nourrir

Multitude existante

Je suis un et je suis cent

Je suis sens, sans cesse

FIN





## Je m'appelle Reynald

---

**Écrit par Edwige Morin**  
**Illustré par Élodie Gilbert**

**Selon le témoignage de Reynald Cantin**

---

## Je m'appelle Reynald

Je me plais à penser que je suis né grâce à la guerre, enfin plutôt grâce à la fin de la guerre. C'est une petite légende que j'aime me conter aujourd'hui, du haut de mes soixante-douze ans. Neuf mois exactement avant ma naissance, en Europe, l'Allemagne capitulait, ce qui mettait fin à la Seconde Guerre mondiale. Au Canada, ça voulait dire que le monde libre était sauvé et que les soldats, partis au front, allaient pouvoir rentrer chez eux. C'est à cette période que mes parents ont conçu un enfant : moi. Nous sommes en 1945.

Ce n'était pas la première fois qu'ils essayaient. Avant moi, ça n'avait pas marché et après moi non plus d'ailleurs. Alors je suis fils unique.

Je m'appelle Reynald. Nous sommes en 1954, j'ai huit ans.

Je n'ai pas de frères ni de sœurs, contrairement à mes camarades de classe qui en ont au moins dix ou onze, mais j'ai des amis que je retrouve dans la ruelle. Puis j'aime bien jouer tout seul et maman est à la maison, alors ça va.

Papa, il est camionneur pour les pâtisseries Vaillancourt. Il apporte parfois des May West à la maison. Ensuite, il change de boss et devient camionneur chez les concurrents : les Vachon. Maintenant, il rapporte des Jos Louis. Mes copains sont jaloux parce qu'ils raffolent de ces gâteaux mais moi, ça me fait rien, j'aime pas vraiment ça. À la maison, les repas sont simples. Au menu : viande, carottes, patates. Et ça suffit comme ça.

Je vis à Limoilou, dans la paroisse de Saint-Fidèle. Notre appartement est au deuxième étage d'un immeuble. Le propriétaire habite en dessous : c'est monsieur Pouliot, le médecin. Je connais mon adresse par cœur et je vais même me promener tout seul dans le

quartier. C'est facile, tout est quadrillé : l'appartement se trouve entre la 3e et la 4e Avenue, sur la 15e Rue.

J'aime pas vraiment l'école, mais il faut y aller, c'est obligatoire. C'est le sort de tous les enfants alors je ne vois pas ça comme une calamité, mais ce n'est pas une bénédiction non plus. J'ai pas de bonnes notes, mais elles ne sont pas mauvaises pour autant.

Maman, elle croit à l'intellectuel. Elle ne veut pas que je finisse comme les vendeurs de glace qui passent dans la ruelle derrière chez nous. Ils sont utiles pour les gens qu'ont pas de frigo et qui doivent garder leurs aliments au frais, mais maman a d'autres ambitions pour moi.

Alors, quand Mononc' Jos, le comptable, lui a parlé de l'école Saint-Louis-de-Gonzague, elle m'y a inscrit tout de suite. On n'est pas riches dans la famille mais, comme je suis le seul enfant, je suis un peu gâté. Je vais chez les sœurs de la Charité tous les jours de la semaine. Je suis demi-pensionnaire, ça veut dire que je mange là-bas le midi. À l'école, on est qu'entre garçons. Les filles, elles sont dans une autre école, on les voit jamais. On appelle nos enseignantes « les sœurs grises » à cause de la longue robe qu'elles portent. Elles ont aussi une grande collerette.

Pour aller à l'école, je mets un uniforme. Le matin j'enfile : pantalon gris, chemise blanche, cravate rouge et veste bleu marin avec l'écusson de l'école dessus. Ça me change de mes vêtements de tous les jours mais ça me dérange pas.

Je prends l'autobus de ville, la 5, avec tous les travailleurs. Moi aussi, je vais au travail avec mon uniforme. Il faut ce qu'il faut. L'autobus débarque les ouvriers à l'usine de textile sur le boulevard Charest. Moi, je m'arrête au carré d'Youville et de là je marche jusqu'à la rue Richelieu, où se trouve l'école. Il n'y a pas de trottoirs ni de

brigadier, mais j'ai appris à faire attention aux voitures et à traverser tout seul. Je m'en sors pas trop mal.

Nous sommes en 1955, j'ai neuf ans et, cette année, ma vie va basculer.

Je change d'école parce que maman a racheté le magasin de chaussures de son frère. Papa a arrêté de livrer des gâteaux Vachon pour l'aider. Le magasin se trouve en basse-ville sur la rue Saint-Vallier dans la paroisse de Saint-Sauveur. Comme c'était trop loin de chez nous, on a déménagé. J'ai dû apprendre ma nouvelle adresse. J'habite rue Chénier et je vais voir des films, juste à côté, au Centre Durocher. Parce qu'on n'a pas la télé à la maison.

Papa et maman ont tout le temps la tête dans leurs chaussures, ils travaillent du lundi au samedi et même le vendredi soir. Tous les jours, ils rentrent à la maison pour le souper et, à dix-neuf heures pile, on allume la radio, on se met à genoux dans la cuisine et on récite le chapelet par-dessus la voix du cardinal de la Ville de Québec. Ça me dérange pas, je suis le mouvement sans me poser de questions.

Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les films au Centre Durocher et les balades dans le quartier.

Mais mes parents s'inquiètent des mauvaises rencontres que je pourrais faire. La fin de l'école arrivant à grands pas, ils se demandent comment occuper mon été. Ils sont très pris par le magasin, mais ils veulent pas me voir traîner dans le quartier.

Un jour, pendant que mes parents aident encore leurs clients à trouver chaussure à leur pied, je vais voir un film au Centre Durocher, comme à mon habitude. Ça s'appelle Deux nigauds contre Frankenstein. J'ai hâte de rire des aventures d'Abbott et Costello, ces deux idiots. Mais c'est un film d'horreur finalement, avec des personnages tous plus épeurants les uns que les autres. Je reste

quand même jusqu'à la fin du film, mais j'ai tellement peur que j'ose pas rentrer chez moi. Mes parents arrivent et me retrouvent dans la rue, terrorisé.

Parant à la catastrophe, ils cherchent une solution pour l'été. C'est encore Mononc' Jos qui leur donne une bonne idée.

« Avez-vous déjà pensé à l'envoyer dans un camp de vacances ? J'en connais un bon. C'est le camp Trois-Saumons à Saint-Aubert, à côté de L'Islet. Il n'est pas loin d'ici. Vous pourrez rendre visite à Reynald le dimanche. Ils proposent un premier camp de cinq semaines et un autre de deux semaines. Si vous l'inscrivez aux deux, il sera en bonnes mains pendant toutes les vacances. »

Mes parents m'inscrivent aux deux camps et me voici envoyé loin d'eux pendant sept semaines. Sept semaines : c'est long pour un petit gars qu'est jamais parti de chez lui !

Je dis rien, comme à mon habitude, mais cette fois je suis pas d'accord. Je veux pas partir de la maison, pas si longtemps.

Arrivé au camp, je suis accueilli par les moniteurs, des séminaristes, ça veut dire qu'ils vont bientôt devenir prêtres. Ça me changera pas beaucoup des sœurs grises de l'école. En attendant de devenir prêtres, l'été, les séminaristes s'occupent de garçons comme moi dont les parents sont trop occupés par leurs affaires.

Dans la hutte, la cabane en bois qui nous sert de dortoir, j'ai onze camarades de chambrée répartis dans six lits superposés. Ça fait comme si, tout d'un coup, j'avais plein de frères. Ils font trop de bruit pour moi. Je me demande comment font mes compagnons de classe pour endurer ça toute l'année.

Je connais personne et j'ai du mal à aller parler aux autres. Je suis déboussolé et malheureux, alors j'envoie des lettres à mes parents pour qu'ils viennent me chercher mais rien n'y fait.

Heureusement, y a mon cousin. Pas dans le même groupe, mais ça fait un visage connu au moins.

On dirait un camp militaire. Le matin : rassemblement, lever du drapeau, chant du camp et annonce des activités de la journée. Baignade obligatoire deux fois par jour (même si l'eau du lac est très froide au début du mois de juillet), sinon hébertisme, balle molle, ballon prisonnier, tir à l'arc, canot, etc.

Ça, ce sont les activités du « camp-école », mais parfois il faut aller à « la plantation ». On fait de l'astronomie, on observe les insectes et on étudie les rudiments de la météo. C'est pas bien intéressant parce que ça rappelle trop l'école alors qu'on est en vacances tout de même !

Dans le camp, c'est pas la grande propreté : on se lave seulement le visage et les dents, mais on prend jamais de douche.

J'ai hâte aux dimanches pour revoir mes parents.

Malgré tout, les semaines se succèdent et je m'amuse de plus en plus. Je me fais des amis aussi.

À la balle molle, je deviens receveur. Je m'en sors mieux que je pensais et je suis même capable de jouer des tours à l'arbitre. J'en suis pas mal fier d'ailleurs. Et puis, les moniteurs organisent des olympiades. Pour l'occasion, le camp est séparé en quatre équipes, qui s'affrontent lors de disciplines olympiques. On doit choisir un nom de groupe, on joue des personnages et les moniteurs inventent des chants pour chaque équipe. Je suis pas très bon en sport, mais je prends peu à peu de l'assurance et mes performances s'améliorent.

Dans le deuxième camp, celui de deux semaines, l'activité spéciale s'appelle : le jeu des Indiens. Les campeurs les plus âgés construisent un fort et jouent les Français. Les plus jeunes sont les

Indiens. Ils doivent attaquer le fort avec des ballounes remplies d'eau et de farine pour déloger les plus vieux.

Enfin, c'est quand même agréable d'avoir des frères de son âge avec qui jouer.

Je finis par m'habituer au camp de vacances. Heureusement, parce que j'y retourne dix étés de suite. Six fois en tant que campeur, deux fois en tant que moniteur à l'entraînement et deux fois en tant que moniteur. À la fin de mes six étés de campeur, je reçois même une récompense. Je n'ai jamais fait partie des gars dominants qui raflaient tous les prix. Je suis très surpris mais heureux d'avoir gagné. Ma première distinction. Je suis adolescent à cette époque-là mais j'ai hâte au dimanche, pour la montrer à papa et à maman et les remercier d'avoir suivi les conseils de Mononc' Jos.

FIN



## Les petits bonheurs de Cécile

---

Écrit par Martine Latulippe

Illustré par Élodie Gilbert

Selon le témoignage de Cécile

---



## Les petits bonheurs de Cécile

Tu as peut-être déjà croisé, sans le savoir, madame Cécile dans les rues de Québec... Je te la présente quand même. Ainsi, la prochaine fois, tu sauras que c'est elle. Tu la salueras peut-être. Tu lui souriras, sûrement.

Le jour où je l'ai rencontrée, madame Cécile est arrivée pile à l'heure, bien mise, les yeux clairs, un joli chapeau gris sur la tête, coquettement maintenu par une épingle à chapeau. Elle avait un cahier à la main. Comme une première de classe, elle s'était préparée pour notre rencontre. Sachant que j'avais des questions à lui poser, elle avait pris quelques notes, avait couché quelques souvenirs sur le papier.

Quand elle me dit, au cours de notre entretien, qu'elle aurait aimé faire des études, je n'ai aucun mal à la croire ! En la voyant si appliquée, je pense qu'elle aurait pu réussir partout. Mais quand elle était enfant, étudier n'était pas du tout une priorité pour les filles ! La plupart s'empressaient plutôt de se marier et de s'installer à leur tour dans une maison, avec leur famille.

C'est ce que fera madame Cécile. Elle est née à la campagne, dans Bellechasse ; elle est la dernière d'une famille de seize enfants... Seize ! Tu peux imaginer le monde qu'il y avait dans la maison ! Ses parents étaient cultivateurs. Avant de se marier, Cécile quitte la maison familiale assez tôt (elle a seize ans) pour aller travailler en ville. Elle veut tout apprendre ! La ville goûte la liberté ! Elle s'inscrit à la bibliothèque, suit des cours de natation, des cours de patin... des cours de toutes sortes !

Quand je lui demande comment était son enfance, madame Cécile me dit d'un ton tranquille qu'elle n'était ni heureuse ni malheureuse. Elle se contentait de ce qu'elle avait. Elle travaillait très fort à la ferme tout l'été ; elle était donc contente quand l'école

recommençait. Pour elle, c'était presque des vacances ! Je l'ai interrogée sur ce qui la rendait le plus heureuse pendant son enfance. Tu ne devineras jamais sa réponse ! C'était d'aller à l'école et à l'église. Étonnant, non ? Crois-tu que c'est ce que tu m'aurais répondu, toi ?

Comme elle le dit si bien, à l'époque, un rien rendait les gens heureux ! Chez elle, il n'y avait pas d'électricité ni de télévision. Encore bien moins d'ordinateur ! Pourtant, on avait le rire facile ! On s'amusait bien. Madame Cécile se rappelle qu'à la maison, il y avait une radio qui fonctionnait à piles. On écoutait les nouvelles, le chapelet et l'émission Un homme et son péché. Quant à la musique, on la faisait tous ensemble : certains jouaient de l'accordéon, de la guitare, du violon.

Madame Cécile a dû quitter l'école à quatorze ans. Les yeux songeurs, elle me dit que, pour elle, la fin de l'école a aussi été la fin de ses rêves. Elle aurait aimé enseigner, devenir infirmière, peut-être. Mais elle a été obligée de se trouver un emploi, puis elle s'est mariée. Avec humour, elle me raconte que, dans ce temps-là, quand on se mariait, on perdait tout... même son nom ! Savais-tu que la femme prenait alors le nom de l'homme qu'elle épousait ?

La vie n'était pas toujours facile, au Québec, il y a quelques décennies. La famille de madame Cécile a connu la grippe espagnole. Quatre enfants en bas âge sont décédés. Puis, entre 1939 et 1945, il y a eu la guerre. Même si elle était toute petite, madame Cécile s'en souvient. Son frère Paul est allé combattre. Heureusement, il est revenu sain et sauf ! Voyant toujours le bon côté des choses, elle me confie qu'elle était heureuse de vivre à la campagne : contrairement à d'autres familles, les siens n'ont pas trop souffert de la guerre, puisqu'ils avaient de quoi se nourrir avec la ferme.

Quand elle a quitté la maison familiale pour la ville, madame Cécile avait seize ans. Elle me confie, les yeux pétillants, qu'en arrivant

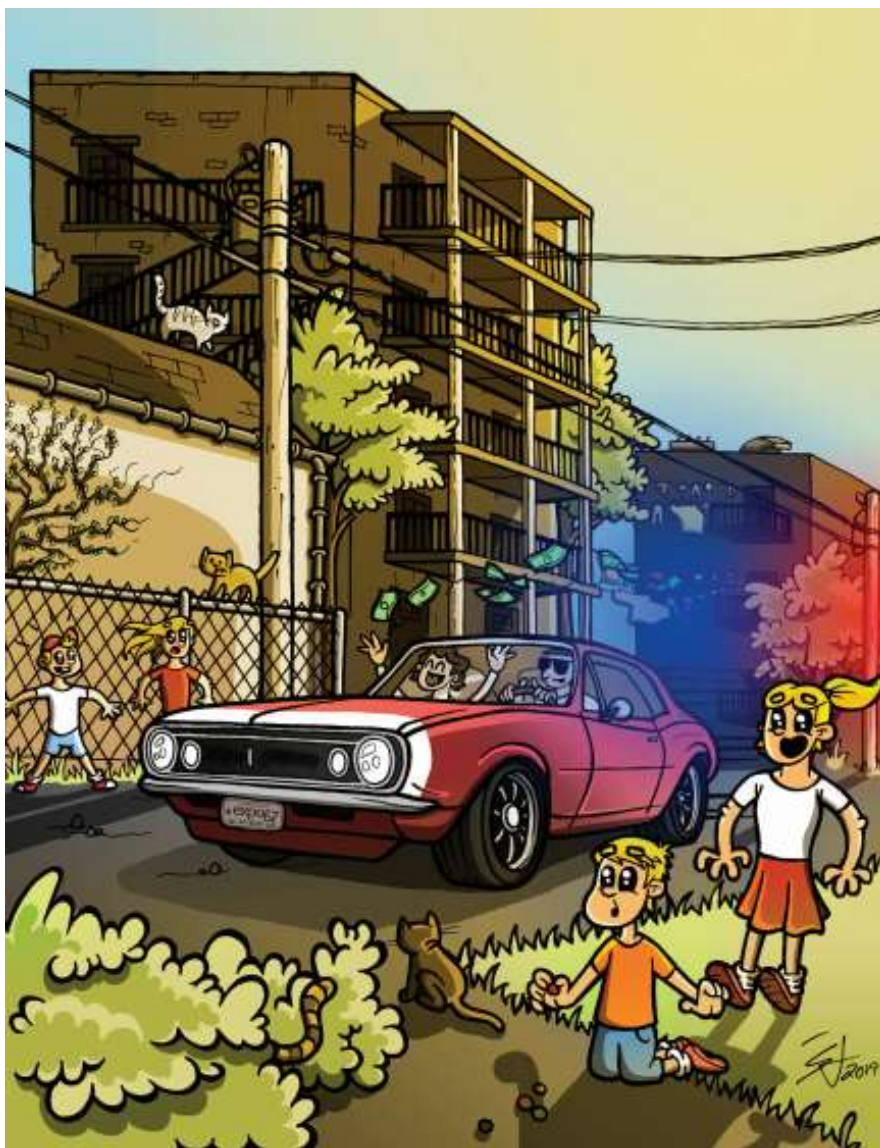
en ville, elle est tombée en amour... avec la bibliothèque ! Elle n'en revenait pas d'avoir accès à tous ces livres ! Déjà, quand elle vivait chez ses parents, elle aimait lire. Son père était abonné au journal L'Action catholique et sa mère recevait des revues. Ce n'était pas si habituel, pour l'époque ! La petite Cécile avait vite pris goût à lire le journal et les revues. Les premiers livres qu'elle se rappelle avoir lus ? Les Malheurs de Sophie, de la comtesse de Ségur, et Tarzan ! Quand elle a découvert la bibliothèque, en ville, elle s'y rendait jusqu'à trois fois par semaine ! Elle avait une grande soif d'apprendre, et on sent bien, en discutant avec elle, qu'elle est toujours aussi curieuse et désireuse de s'instruire.

Quand elle était enfant, pour son anniversaire ou pour Noël, il n'y avait pas de cadeaux. Elle me dit cela d'une voix calme. Pas de regrets ni d'amertume, juste un constat. Pour elle, c'était comme ça. Plus tard, elle a eu deux filles, et elle a toujours souligné leur anniversaire par des cadeaux et des fêtes d'amis. C'était important pour elle. Ses filles auraient droit à ce qu'elle n'avait pas eu ! Tu te doutes bien qu'elles ont aussi pu s'inscrire à la natation, au ski, à la bibliothèque, etc. !

Le temps passe ; madame Cécile aura déjà quatre-vingt-deux ans à l'automne. Elle aime retourner dans le coin où elle est née, surtout pour retrouver les montagnes. Même si son corps vieillit, dans sa tête, dans son cœur, elle reste la petite Cécile, qui savait se contenter de petits bonheurs, qui aimait faire plaisir aux autres. Elle me confie que, parfois, elle trouve désolant le regard qu'on pose sur les personnes âgées. Comme si les gens ne la voyaient pas, elle, mais voyaient simplement une « vieille » !

Notre entretien s'achève. Madame Cécile replace délicatement son chapeau gris avant de partir. Si tu la croises, dans les rues de Québec, souris-lui gentiment. Prends le temps de la regarder, de lui parler. Elle a tant de belles choses à raconter.

FIN



## Hors-la-loi

---

Écrit par Mona Dery  
Illustré par Étienne Taillefer

Selon le témoignage de Ronald Lachapelle

---

## Hors-la-loi

Toutes les ruelles finissent par se ressembler. Les maisons, les grillages, les cours fermées et même les voisins, tout, dis-je.

OUI, TOUT !

Tout finit par se fondre et se confondre comme une tranche de fromage Kraft dans le grilled-cheese qu'est la mémoire collective. Il ne reste plus que les souvenirs que certains adultes au cœur d'enfant ont gardés précieusement. Pour le petit Ronald, c'était sa ruelle dans le centre-ville de Montréal.

Oh ! À première vue, elle était ordinaire, cette ruelle ! Elle aurait pu être à Trois-Rivières ou bien ici même à Québec ! Banale, me direz-vous, anonyme et grouillante d'enfants, de chats, de jeux et de verdure.

Oui, elle était comme ça, comme toutes les autres.

Si elle était exceptionnelle pour le petit Ronald, c'était en raison d'un évènement particulier qui y avait eu lieu un jour de septembre 1967. Ce jour-là, sa vie avait changé et sa ruelle n'avait plus jamais été la même.

Il faut dire que, dans ces années-là, un grand personnage, bandit des grandes villes, sévissait à Montréal. Il s'agissait de nulle autre que Monica Proietti, que l'on appelait alors Monica la Mitraille. C'était une voleuse hors pair, véritable cowboy des temps modernes et sans pitié, qui braquait des banques et des caisses populaires. Au total, elle dépouilla vingt établissements, dérochant cent mille dollars à la pointe de son fusil.

À force de prouesses criminelles, elle était devenue une véritable héroïne pour les habitants de la métropole, créant dans leur imaginaire un tableau à la fois terrifiant et irrésistiblement attrayant.

Elle inspirait la crainte tout autant que l'émerveillement. Dans leur quotidien gris, les gens se prenaient à rêver d'une vie rocambolesque d'aventures et se mettaient secrètement à jalouser cette femme qui semblait si libre. Le petit Ronald ne faisait pas exception, complètement hypnotisé qu'il était par Monica la Mitraille, et, bien souvent, ses amis et lui jouaient aux braqueurs de banques.

Il faut dire que cette femme impressionnait ceux qui la croisaient, avec son air fier, sa peau au teint olive et son pistolet planté dans son soutien-gorge, défiant du regard quiconque l'importunait.

Pourtant, un matin de septembre, à l'âge de vingt-sept ans, Monica prit la décision de faire un ultime coup. Elle était lasse de cette vie de larcins qui l'avait enfermée dans son rôle de criminelle. Elle n'était finalement pas plus libre qu'un fonctionnaire. Elle aspirait désormais à une vraie vie de famille avec ses enfants, dans un coin de Floride où il ferait chaud et où elle serait seulement Monica, maman et heureuse. Avec son complice, elle mit les fusils dans l'auto, la tête pleine de ses projets, oubliant un instant que c'était sa vie qu'elle mettait en jeu.

Au même moment, le petit Ronald jouait aux billes avec ses amis dans la ruelle. C'était une belle journée un peu fraîche. Ronald contemplait la magnifique bille rouge et noir qu'il était sur le point de remporter quand, tout à coup, il y eut un grand fracas ! Des sirènes de police stridentes et des gyrophares envahirent la ruelle, accompagnés de crissements de pneus qui résonnèrent comme un grondement de tonnerre. Ronald et ses amis se firent tout petits pour éviter le pire, collant leur corps au grillage qui bordait les maisons. Une Camaro déboula sans crier gare et passa à vive allure tout près d'eux. Derrière, les voitures des patrouilleurs donnaient du gaz pour rattraper le bolide en fuite. Le petit Ronald, malgré tout ce vacarme, put parfaitement distinguer un rire cristallin.

Un rire fou et joyeux de petite fille, un rire qui éclate et se répercute sur chaque atome, pulvérisant tout ce qui se trouve autour. L'espace de quelques secondes, comme si tout s'était figé, Ronald put voir la provenance de ce rire si singulier. C'était la femme dans la Camaro qui, la tête renversée, semblait au comble de la joie. Tout cela ne dura qu'un bref instant, puisque les parents accoururent, affolés, et firent rentrer les enfants. Ce fut la fin de ce tableau incongru.

Le soir même, le petit Ronald apprit à la radio que Monica la Mitraïlle avait succombé sous les balles de la police, à la suite d'une poursuite effrénée dans les rues de Montréal-Nord, à bord de sa fameuse Camaro. Dans son cœur, il sentit quelque chose se fendre comme du bois trop sec. Tous ceux qui écoutèrent la radio ce soir-là éprouvèrent un sentiment où se mêlaient la tristesse de la fin d'un mythe et ce goût particulier que laisse la mort, un goût de nostalgie doux et amer. Pour le petit Ronald, sa ruelle devenait l'image même d'un cimetière, où les jeux de billes et de brigands s'imprimaient dans son imaginaire comme autant de fleurs laissées sur la tombe de son héroïne.

FIN

